

Pôle Recherche



Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 17

Les lettres wallonnes
(XIX^e – XX^e siècles)

Synthèse

Décembre 2013

17.01. Le Romantisme

« Il serait trop facile d'imputer la pauvreté de notre littérature, de 1815 à 1830, soit à la politique du gouvernement hollandais en faveur du néerlandais, soit à l'atonie intellectuelle de nos provinces. [...] en littérature, il s'agit surtout d'un retard, qui se poursuit et s'aggrave, sur la mutation qui, en France et ailleurs, à des degrés divers, substitue le romantisme au classicisme et surtout au pseudo-classicisme, l'un et l'autre toujours vivants. De tels passages d'un idéal à un autre ne s'accompagnent jamais d'une rupture totale avec les goûts et les préférences de la génération précédente. C'est ce qui se passe en Belgique, et particulièrement en Wallonie où, d'autre part, ne l'oublions pas, le dialecte reste extrêmement vivant et sera, pour certains, le langage spontané de l'écrivain »¹.

Progressivement toutefois, la littérature romantique entame une lente percée dans les provinces romanes des Pays-Bas, à partir de 1825, et les idées nouvelles se répandent. La thèse selon laquelle la littérature doit exprimer son époque est notamment défendue par le journal liégeois *Mathieu Laensbergh*, dont on sait que ses rédacteurs joueront un rôle majeur dans les Journées de Septembre 1830, puis à la direction du nouvel État belge. Bientôt, on y exprime d'ailleurs la volonté de créer une littérature nationale, préconisant des sujets belges, « exaltant nos paysages, célébrant nos gloires... ». *L'Association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature* est créée à Liège en 1833 ; son organe, la *Revue belge*, développé en 1835, sera la principale revue littéraire du nouvel État.

Plusieurs auteurs wallons se sont ainsi laissé séduire par le Romantisme. À Liège, le poète Étienne Hénau s'est attaché à célébrer l'histoire locale et les paysages liégeois, notamment dans son recueil *Le Mal du pays* (1842) (**doc. 17.01.01**), sa dernière œuvre, écrite en Allemagne.

D'autres auteurs, tel François-Joseph Grandgagnage, se sont plutôt révélés des adversaires acharnés du Romantisme. Ce haut magistrat de Liège, chantre de la Wallonie, semble avoir le premier donné son nom à la Wallonie, en 1844 dans la *Revue de Liège*. Dans ses *Wallonnades* en vers et en prose, il évoque les coins de Wallonie parcourus par son héros Alfred Nicolas (**doc. 17.01.02**).

Octave Pirmez est également un témoin wallon, singulièrement tardif, du romantisme. En 1878, il publie *Rémo, souvenir d'un frère*, la biographie de son frère Fernand, mort en 1872, à l'âge de vingt-huit ans, en révolte contre son milieu bourgeois, pacifiste et désirant transformer la société. « Ce récit romancé, par endroits émouvant lorsqu'il est un témoignage sincère, est souvent oratoire, gâté par la mise en scène, les réticences et les déformations de la vérité, par la gageure de célébrer un agnostique en faisant l'apologie de la foi »². Plus tard, Marguerite Yourcenar, la petite-nièce de l'auteur, évoquera le suicide de Fernand Pirmez, idéaliste étouffé par son milieu, transformé par sa famille en accident fatal afin de sauvegarder les apparences.

¹ Joseph HANSE, « Les Lettres françaises. Le romantisme dans les provinces wallonnes », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes. Lettres, arts, culture*, t. II : *Du XVII^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1978, p. 377.

² *Ibid.*, p. 386.

17.02. La littérature dialectale au XIX^e siècle

« Après une période d'engourdissement, il faut attendre l'impulsion du romantisme pour que la littérature dialectale connaisse en Wallonie un développement exceptionnel »³. Avec *Li côparèye* (1822), très long poème – il s'agit d'une suite de trente-six sizains – Charles-Nicolas Simonon rend hommage à la cloche la plus célèbre de la cathédrale Saint-Lambert (**doc. 17.02.01**), celle qui rythmait la vie politique liégeoise ; à travers elle, le poète pleure la démolition de la cathédrale et la disparition de la patrie liégeoise. Ce poème est considéré comme la première pièce de vers connue qui célèbre en wallon des sentiments profonds. Pour la première fois, écrit Albert Maquet, le dialecte réussissait à dire le regret d'une chose aimée et qui n'est plus [...] En découvrant la poésie, la littérature wallonne venait de se donner son statut de littérature »⁴.

Ce nouveau statut va de pair avec la tendance, nouvelle également, à signer les textes et à leur donner le support matériel du livre – plaquette, brochure. Cette conscience d'une activité littéraire digne d'être considérée en soi se concrétise avec la création en 1856 de la *Société liégeoise de Littérature wallonne* qui étendra son champ d'action, dès 1858, à l'ensemble des dialectes de la Belgique romane.

Popularisée grâce à un air en vogue de Monpou, la chanson *Lèyîz-m'plorer* de Nicolas Defrecheux (**doc. 17.02.02**), publiée en 1854, connaît un succès exceptionnel pour l'époque. Cette complainte narrante le désespoir de l'auteur face à la mort de celle qu'il aimait bouleverse le peuple liégeois et entraîne « une véritable épidémie 'lèyîz-m'ploriste' », balayant toutes les vieilles préventions contre le dialecte jusqu'alors réputé bouffon.

Présentée au concours de la *Société de littérature wallonne* en 1884 et créée à Liège sur la scène du Casino Grétry, le 11 octobre 1885, la pièce de théâtre du dramaturge liégeois Édouard Remouchamps, *Tâti l'pèriqui*, comédie en trois actes et en vers (**doc. 17.02.03**), rencontre un succès prodigieux. Salué par Maurice Piron comme « le Molière du Bourgeois gentilhomme dont le wallon retrouvait la veine à travers la peinture d'un type de tous les temps : le richard imaginaire », *Tâti l'pèriqui* va contribuer à la renaissance du théâtre wallon, tout en alimentant la prise de conscience politique wallonne. En effet, après les victoires flamandes de la seconde moitié du XIX^e siècle (néerlandisation de l'administration, de l'enseignement et de la justice en Flandre), on observe un réflexe de défense wallonne, mobilisant le dialecte, la valeur régionale par excellence. Aussi, n'est-on pas surpris de lire ces vers prononcés par Tonton, l'un des personnages de la pièce :

Mins mi, dj' so fire di m' poleûr dire lidjwèsse ! | Mais moi, je suis fier de pouvoir me dire liégeoise !
Ossu, jamây dji n' rinôyerè l' walon ! | Aussi, jamais ne renierais-je le wallon !

La courbe du succès ne trompe pas : on observe un regain l'année de la fondation de la *Ligue wallonne* à Liège en 1897 et un autre à l'approche des congrès wallons de 1905 à Liège et de 1906 à Bruxelles. Par ailleurs, « se détachant sur un fond de politique communautaire 'horizontale', géographique, la comédie de Remouchamps s'inscrit aussi dans un contexte politique plus 'vertical', plus strictement social »⁵ : la rupture des classes ne peut être surmontée que sous la forme d'un coup du hasard, ici un gros lot.

Suite au succès remporté par la pièce, naquirent plusieurs vocations. Si la production liégeoise domine encore largement, la littérature dialectale éclot dans d'autres régions de la Wallonie : à Mons avec Charles Lettelier, dans le Borinage avec Joseph Dufrane sous le pseudonyme Bosquétia, au Pays de Charleroi avec Jacques Bertrand, dans le Brabant wallon avec l'abbé Michel Renard ou encore à Namur avec Charles Wérotte, Nicolas Bosret ou Joseph Dethy.

³ Martine WILLEMS, « La langue et la littérature wallonnes des origines à nos jours », dans Bruno DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle de la Wallonie*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2012, p. 151.

⁴ Albert MAQUET, « Les lettres dialectales. La chanson et la poésie wallonnes au XIX^e siècle », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes...*, t. II, p. 465.

⁵ Daniel DROIXHE, « Le théâtre wallon. Édouard Remouchamps et le choc de 'Tâti l'pèriqui' », dans *Ibid.*, p. 484.

17.03. Le roman ou l'histoire des mœurs. Percée du Réalisme

Si la poésie wallonne, jusqu'en 1880 et au-delà, est empreinte de romantisme, le roman glisse quant à lui de l'histoire nationale à l'étude des mœurs, sous l'influence de la France notamment, et des débats autour du Réalisme qui ont lieu après 1850.

S'ouvre ainsi, autour de l'année 1850, une période de transition pendant laquelle bon nombre d'auteurs, des précurseurs tels Joseph Gaucet (*Sœur et Frère* (1840)), Henri Colson (*Maubert* (1851)) et Joseph Demoulin (*Claire Stévant* (1857)), s'essayaient au roman réaliste mais sans se départir totalement des caractéristiques romantiques.

Un tournant s'opère en 1857. À cette date, les *Casseurs de pierres* de Courbet est exposé à Bruxelles. La même année paraît *Madame Bovary*, qui suscite une violente polémique. Chez nous, à Bruxelles, le journal *Uylenspiegel* ardent défenseur du Réalisme, est fondé en 1856, par le Namurois Félicien Rops, notamment, et dans l'équipe duquel fait partie l'écrivain Paul Reider, natif de Bruxelles, mais ayant passé son enfance et sa jeunesse à Namur.

Paul Reider, pseudonyme d'Alexandre-Ernest Scaron, est l'auteur de *Mademoiselle Vallantin* (1862) (**doc. 17.03.01**), salué par *Le Figaro* comme « le roman réaliste le plus remarquable qui a paru depuis *Madame Bovary* ». Dans un style précis et sans fioriture, l'auteur raconte l'union, dans un milieu bourgeois, entre une jeune fille et un jeune séducteur et leur mariage avant que l'époux reprenne sa vie volage.

L'auteur verviétois Alfred Guinotte, alias Paul Heusy, a publié de nombreux contes et nouvelles. Son premier roman, *Un coin de la vie de misère* (1878) (**doc. 17.03.02**), est publié à Paris qu'il avait rejoint afin de fréquenter les milieux naturalistes. Ce roman est le premier des quatre récits qui composent le recueil *Antoine Mathieu, étude de pauvre*. « Tous sont des "études de pauvre" et témoignent d'une observation émue et attentive des "coins de la vie de misère", d'un art incontestable dans l'agencement d'un récit objectif et dans le style ferme et sobre. [...] Jamais encore on n'avait évoqué chez nous avec autant de force dure la désolation de ce monde des mineurs et des pauvres quartiers de Liège vers 1840 ! »⁶.

Progressivement se prépare un renouveau littéraire, à Bruxelles d'abord, dès les années 1870-1880. Les provinces wallonnes sortent quant à elle plus tard de leur « encroûtement lugubre », comme disait Mockel qui fonde, en 1884, *L'Élan littéraire*, auquel succèdera *La Wallonie*, dont le premier numéro paraît en juin 1886. Le Symbolisme naissait alors en Wallonie, en opposition au Naturalisme.

17.04. La découverte du Symbolisme

En juin 1886, paraît le premier numéro de *La Wallonie*, revue littéraire symboliste fondée par Albert Mockel alors âgé de vingt ans (**doc. 17.04.01**). Depuis deux ans, le jeune Mockel dirigeait *L'Élan littéraire*, une revue qu'il avait rachetée au cercle qui en était propriétaire. Sa première action fut de lui trouver un nouveau nom : *La Wallonie*. Le terme « Wallonnie » existait déjà dans le vocabulaire ethnographique et Mockel, « encouragé par son ami Charles de Tombeur, l'arbora, rationnellement simplifié d'une consonne, sur l'esquif qu'il lançait résolument vers le grand large du symbolisme. Événement rare : un poète de vingt ans invente le nom de son pays. [...] la Wallonie, en apprenant son nom – sans doute distraitemment – commence d'apprendre qu'elle existe »⁷. Grâce à Mockel, le mot *Wallonie* se popularise rapidement et prendra son sens politique actuel. Les objectifs de la revue sont nettement avoués : *À nous les jeunes, les vaillants, tous ceux qui ont à cœur l'avènement littéraire de notre patrie et surtout de notre Wallonie bien aimée. Belle et saine, intensément originale et artiste, elle vaut que ses enfants la chantent, l'exaltent, la glorifient. Le but est élevé mais lointain... Quand même !*

⁶ Joseph HANSE, « Du romantisme au naturalisme et au symbolisme », dans *Ibid*, p. 392.

⁷ Marcel THIRY, « La découverte triomphante du symbolisme. *La Wallonie* d'Albert Mockel », dans *Ibid*, p. 399-400.

La Wallonie est le lieu de rencontre des symbolistes wallons, tels Fernand Severin, Maurice Wilmotte ou encore Auguste Donnay, mais aussi flamands (Maeterlinck, Van Lerberghe...) et français (Mallarmé, Verlaine...). C'est d'ailleurs cette « universalité littéraire qui l'inscrit dans l'histoire de la poésie française »⁸. Au bout de sept ans et selon la volonté de ses fondateurs, *La Wallonie* cesse de paraître, à la fin de l'année 1892.

Comment définir le Symbolisme de Mockel ? Théoricien de ce mouvement littéraire, Mockel a pratiqué le vers libre ; le rythme de ses poèmes est sans cesse changeant. « Ses écrits sont nourris de l'esthétique mallarméenne et des idées du Romantisme allemand, Schopenhauer, Wagner. Comme la musique, la poésie doit devenir le langage de l'idéalité, de l'ineffable et exprimer le rythme intérieur de l'âme »⁹. Outre une libération du rythme, le Symbolisme prône celle du langage par une réinvention du vocabulaire d'où l'utilisation de néologismes, comme dans *Chantefable* (1891). *La Flamme immortelle* (**doc. 17.04.02**), recueil paru en 1924, est un long dialogue, sur le mode de la tragédie classique, entre deux amants.

17.05. Les auteurs régionalistes (à partir de 1886) :

vers la couleur locale, les mœurs rurales, le climat folklorique

Alors que la poésie s'engage dans le Symbolisme, à la même époque, le roman s'oriente quant à lui vers le Régionalisme. Ainsi, mœurs rurales, paysages locaux, folklore sont dépeints par des auteurs tels Marcellin Lagarde, dont *Le Val de l'Amblève*, daté de 1858 et dans lequel il évoque les coutumes et sites ardennais, fait figure d'œuvre précurseur.

Un Mâle (1881) (**doc. 17.05.01**) de Camille Lemonnier est le premier récit régionaliste proprement wallon. Notons toutefois que si le site est wallon, l'auteur est quant à lui originaire de Bruxelles. Dans ce roman naturaliste, le décor n'est pas localisé de façon précise, la Wallonie ne transparaît qu'au travers de vocables dialectaux, ainsi la *kermesse* du village, par exemple. Ainsi, « l'auteur, séduit depuis quelques années par des séjours mosans, n'est pas encore allé bien loin dans la découverte de la sensibilité wallonne »¹⁰. Si Camille Lemonnier a ouvert l'ère du récit régionaliste, un pas supplémentaire est franchi avec Louis Delattre et ses *Contes de mon village* qu'il publie en 1891 et qui installent véritablement le Régionalisme dans notre littérature.

Les chemins du Régionalisme sont variés et Maurice des Ombiaux, d'abord auteur de récits gaillards, tels *l'Histoire mirifique de saint Dodon* publiée en 1899, cheminera vers un Régionalisme plus réaliste, notamment avec *Le Maugré* (1911) (**doc. 17.05.02**), l'histoire d'une vengeance paysanne qui se déroule à la fin du XIX^e siècle, à Maubray, près de Tournai. Chassés de fermes qu'ils exploitaient de père en fils depuis des générations, les paysans exclus harcèlent les familles qui s'y installent. Incendies, animaux empoisonnés, récoltes abîmées deviennent le quotidien des nouveaux venus.

Le roman *Le Pain noir* (**doc. 17.05.03**), publié dès septembre 1903 dans *Le Mercure de France*, révèle Hubert Krains au grand public. L'ouvrage est considéré comme le chef-d'œuvre et la référence indiscutable de la littérature régionale wallonne. Il raconte la ruine d'une auberge et l'appauvrissement de ses tenanciers, les Leduc, le rail ayant supplanté la route. Si Hubert Krains n'a pas d'emblée choisi la

⁸ Paul DELFORGE, « Mockel Albert », dans Paul DELFORGE, Philippe DESTATTE, Micheline LIBON (dir.), *Encyclopédie du Mouvement wallon*, t. II, Charleroi, Institut Destrée, 2000, p. 1108.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Marcel THIRY, « Les chemins du régionalisme », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes...*, t. II, p. 415.

voie régionaliste, ce sont ses années passées à Berne comme secrétaire du Bureau de l'Union postale qui lui ont donné la nostalgie de sa terre natale hesbignonne.

La vogue du Régionalisme fut très grande et dura quelques années, signe que le nouvel État de Belgique ne demandait, pour reprendre les mots de Marcel Thiry, qu'« à s'apprendre, à se connaître, à se reconnaître [et] nos gens [...] cherchaient avant tout le portrait d'un paysage fraternel et d'un petit groupe humain dont ils commençaient à peine à sentir qu'ils faisaient partie. [...] C'était le besoin d'être révélé à lui-même qu'éprouvait un peuple encore bien confusément appelé à un commencement de vie nationale »¹¹.

17.07. En marge du Symbolisme et du Régionalisme

« Il s'ouvre dans notre littérature, après symbolisme et régionalisme, une période où la création n'est peut-être pas moins vivante, mais où elle se disperse et s'universalise ; or l'épars et l'universel se mettent moins facilement en évidence. Pour qu'apparaissent dans nos provinces littéraires les signes dominants de nouveaux groupes ou de nouvelles doctrines, il faudrait attendre le Surréalisme ou bien avant le Dadaïsme – dont on peut dater la joyeuse entrée en Belgique de 1920, avec un *Ça ira* d'ailleurs fort peu wallon – si, dans l'intervalle, n'avait surgi pour faire ligne de faite l'événement formidable de 1914, avec la littérature de guerre et avec une génération d'écrivains que marquera fortement leur jeunesse passée à la guerre »¹². Le foisonnement de revues locales, notamment *Antée* imprimée à Bruxelles, mais à laquelle collaborent de nombreux auteurs wallons, notamment Christian Beck, à qui elle doit son nom, Isi Collin, Arthur Toisoul ou encore le directeur de la revue Henri Vandeputte, est un signe que la vie littéraire en Wallonie n'a pas perdu de son activité.

Avant qu'éclate la Première Guerre, le sentiment wallon est en plein essor : Jules Destrée a rédigé sa *Lettre au Roi* tandis que travaille l'Assemblée wallonne nouvellement constituée.

17.08. La littérature du temps de guerre

Durant la Première Guerre, foisonnent témoignages et premiers récits, plus documentaires que proprement littéraires, destinés à fixer le souvenir de l'épreuve de la guerre. À côté de cette production particulièrement abondante, les écrivains engagés dans le combat vont livrer eux aussi le témoignage de ces événements (récits, poèmes...). Ainsi Louis Boumal, Lucien Christophe et Marcel Paquot créent, en avril 1918, une revue de littérature et d'art, les *Cahiers publiés au front pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique*. Le trio des premiers rédacteurs sera rapidement rejoint par d'autres personnalités, telles le poète et romancier Robert Vivier ou encore le compositeur et musicologue Georges Antoine. Les deux premiers numéros sont tirés au cyclostyle à La Panne. À partir du numéro 3, les volumes sont imprimés à Dunkerque. Les *Cahiers* paraissent jusqu'en juillet 1920, à Liège. « Le ton général est d'une dignité recueillie, aussi éloignée des excitations belliqueuses que des récriminations à la Barbusse. [...] La tristesse fait le fond des poèmes ou des proses qu'on feuillette au long des *Cahiers* ; mais une tristesse où la nostalgie du pays perdu et le chant de ce passé ont une bien plus grande part que la lamentation sur le sort présent »¹³.

¹¹ *Ibid.*, p. 417 et 423.

¹² *Id.*, « Du symbolisme à 1914 », dans *Ibid.*, p. 426.

¹³ *Id.*, « La littérature du temps de guerre et l'ouverture sur l'avenir », dans *Ibid.*, p. 437.

17.09. Une littérature wallonne de langue française ?

La fin de la Première Guerre marque également la fin de la littérature dite belge. En effet, la littérature flamande affirme de plus en plus son originalité et les lettres françaises de Belgique s'assimilent presque totalement à la littérature française tout court...

Ainsi, il existe, comme Jean-Marie Klinkenberg le soulève, un paradoxe apparent : « c'est au moment où l'État de 1830 se voit pleinement reconnu dans le concert des Nations, au moment où la Belgique française semble prendre une conscience désormais nette de sa propre existence, reconnaît ses classiques et se dote d'institutions littéraires propres (l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises est créée en 1920), au moment où la thèse d'une "littérature belge" semble définitivement se vérifier, à travers une brusque et passagère poussée d'écriture guerrière et nationaliste – dont bien des Wallons sont responsables, Pierre Nothomb et Henri Davignon en tête –, c'est à ce moment que, aux yeux de l'historien, sinon dans les consciences, la littérature qui se crée en milieu francophone cesse d'être "belge" »¹⁴.

Cela signifie-t-il pour autant l'émergence d'une littérature wallonne de langue française ? Rien n'est moins sûr. Deux raisons développées par Jean-Marie Klinkenberg mettent en effet à mal cette thèse. La première est le caractère cosmopolite de la nouvelle production littéraire : « Désormais, dans la mesure où existent pour l'écrivain wallon de puissants foyers d'attraction, ils ne peuvent plus être que ceux de la communauté française tout entière »¹⁵. La seconde raison de l'inexistence d'une littérature wallonne de langue française tient aux thèmes abordés par les auteurs. Si certains ont défendu l'existence d'une littérature belge, c'est notamment parce que celle-ci était constituée d'œuvres très locales par le thème abordé. « Or, les courants littéraires internationaux, dans lesquels nos écrivains entendent désormais se situer, cessent, après 1918, d'être favorables à ce genre de production ; une littérature "wallonne" par le contenu pouvait donc difficilement naître. Difficulté aggravée par le fait que la prise de conscience d'une unité wallonne s'est opérée de manière lente et, surtout, en des lieux éloignés de ceux que fréquentent d'habitude nos gens de lettres »¹⁶. Dès lors, n'est-il pas étonnant de ne retrouver chez les auteurs wallons aucune trace des tournants marquants de notre histoire, problèmes économiques, démographiques et sociaux.

Si l'on ne peut pas parler de littérature wallonne de langue française, il faut quand même souligner l'originalité voire l'indépendance de certains auteurs wallons par rapport à cette littérature française : « [ils] se montrent réceptifs à différentes tendances, difficiles à cristalliser, auxquelles ils ne cèdent pas franchement »¹⁷.

17.10. La littérature de l'Entre-deux-Guerres et l'ambition universaliste

Au sortir de la Grande Guerre, un puissant mouvement de réveil atteint les lettres, dont témoigne à nouveau le foisonnement de revues. *Le Disque vert*, qui s'était d'abord fait connaître sous le titre *Signaux de France et de Belgique* affiche son ambition de tirer les lettres belges de leur isolement. Citons également d'autres revues telles que *L'Avant-Poste* (Verviers), *Les Cahiers du Nord* (Charleroi) ou encore *Les Cahiers mosans* (Liège).

¹⁴ Jean-Marie KLINKENBERG, « La poésie et le roman. Lignes de force et lignes d'évolution », dans *Ibid.*, t. III : *De 1918 à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979, p. 45-46.

¹⁵ *Ibid.*, p. 46.

¹⁶ *Ibid.*, p. 47.

¹⁷ Francis VANELDEREN, « Temps d'arrêt sur une efflorescence », dans *Ibid.*, p. 100.

En 1937, le manifeste du *Groupe du Lundi*, rassemblant autour de Charles Plisnier et de Marcel Thiry des écrivains de tendances et d'opinions différentes, s'élève contre le Régionalisme. Ce groupe s'oppose à l'idée d'une littérature nationale et affirme que la littérature française de Belgique appartient à la France littéraire. Existe donc à cette époque une réelle volonté de participer à une culture universelle. La référence est Paris ou le monde.

Georges Linze et sa revue *Anthologie*, fondée en 1920, milite en faveur d'un courant neuf et international, le Futurisme. La revue réunit des artistes désirant que l'art s'ouvre à la modernité. « Le Mouvement œuvre pour une symbiose étroite entre l'écriture et l'art plastique, voire l'architecture, et se sert pour diffuser son programme de toutes les ressources de la modernité [...] »¹⁸.

Cet internationalisme caractérise également le mouvement surréaliste dominé dans le Hainaut par le poète Achille Chavée, l'un des animateurs du groupe surréaliste *Rupture*, dont le manifeste en appelle à la libération totale de l'homme par celle de la création poétique et à la transformation de la société par la révolution politique et sociale. Le Surréalisme, qui, chez nous, garde ses distances à l'égard de Paris, restera bien vivant dans notre littérature. Des revues telles que *Daily Bûl*, dont le premier numéro paraît en 1957, l'entretiennent.

Charles Plisnier laisse une œuvre internationaliste qui compte parmi les plus riches de cette époque. Ayant voué sa vie à un communisme qui lui apparaissait comme une sorte de religion de l'honneur social (1918-1929), l'auteur rompt totalement avec cet engagement politique et se lance dans l'écriture. Après plusieurs volumes de poésie touchée par certaines libertés surréalistes, il écrit son premier roman, *Mariages* (1936), qui remporte un éclatant succès de librairie et manque de peu le Goncourt. En 1937, avec *Faux-Passeports ou les mémoires d'un agitateur* (**doc. 17.10.01**) – l'histoire de militants luttant dans les années 1920 pour que la révolution socialiste s'étende au-delà des frontières russes – Charles Plisnier devient le premier écrivain ne possédant pas la nationalité française à recevoir le prix Goncourt.

Dans ce contexte, même si le genre régionaliste n'occupe plus la place de choix que lui avait réservée la fin du XIX^e siècle, il connaît plus qu'une survivance. Les cinq volumes de *Jean Clarambaux* (1927-1936) rédigés par Jean Tousseul « témoignent bien de cette sobriété classique mise au service d'un certain sentimentalisme, alimenté par les influences conjointes du pacifisme de Rolland et de l'humanitarisme de Tolstoï »¹⁹.

En poésie, à la même époque, Maurice Carême, voit sa carrière décoller avec la parution du recueil *Mère* (1935) (**doc. 17.10.02**). « Avec *Mère*, il renonçait définitivement à la tentation surréaliste et il trouvait, ce faisant, au-delà des jurys littéraires, un public éternellement jeune dans son renouvellement, un public qu'il ne devait jamais décevoir »²⁰. Les enfants se sont en effet particulièrement reconnus dans cette littérature, par l'emploi caractéristique du poète de mots en apparence banals et accessibles à tous qui confèrent à sa poésie une impression de simplicité. En 1972, une quinzaine d'écrivains constituent le jury qui décide d'attribuer le nouveau titre de « prince en poésie » à Maurice Carême. L'auteur wallon portera ce titre de 1972 à son décès en 1978.

¹⁸ Jean-Marie KLINKENBERG, « La poésie et le roman. Lignes de force... », p. 50.

¹⁹ Jean-Marie KLINKENBERG, « La langue et la littérature française des origines à nos jours », dans Bruno DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle...*, p. 169.

²⁰ Jacques DE CALUWÉ, « Maurice Carême », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes...*, t. III, p. 81.

17.11. La littérature des années 1940 et 1950

Après la Seconde Guerre mondiale, les courants antérieurs se confirment, voire se renforcent. Ainsi, la revue *Daily Bâl*, dont nous avons déjà parlé, prolonge-t-elle le Surréalisme de Chavée, tandis qu'André Blavier anime à Verviers la revue post-surréaliste *Temps mêlés*.

En 1957, Alexis Curvers publie *Tempo di Roma* (**doc. 17.11.01**), narrant le coup de foudre d'un jeune homme du Nord, Jimmy, pour la ville éternelle. Ce roman picaresque, refusé par une douzaine d'éditeurs, est une méditation sur la vie, sur l'homme, sur la civilisation, riche en rebondissements et en imprévus, mais également truffée d'humour. Prix Sainte Beuve (1957) et Grand Prix littéraire de Monaco (1960), *Tempo di Roma* a été adapté au cinéma par Denys de la Patellière en 1962.

Rédigé en plusieurs étapes, entre 1941 et 1943, et retravaillé sur le conseil d'André Gide, le roman *Pedigree* (**doc. 17.11.02**) de Georges Simenon paraît en 1948. Dans ce récit autobiographique, Georges Simenon, à qui un médecin avait annoncé qu'il lui restait au plus deux ans à vivre, parle de Liège, de sa naissance et de son adolescence en bord de Meuse, entouré de sa famille. Cette chronique d'une famille liégeoise entre 1903 et 1918 est, selon Maurice Piron, « le plus grand roman que Liège ait jamais inspiré [et] réellement la matrice du roman simenonien »²¹. S'y retrouvent en effet, les principaux thèmes de son œuvre, groupés autour de deux axes, à savoir la relation parentale contradictoire et le sentiment de discrimination sociale, ainsi que des motifs récurrents (les notations sensorielles, telles que l'odeur de la soupe, la fraîcheur du matin...).

17.12. La littérature de la fin du XX^e siècle et la redécouverte du local

À partir des années soixante, « une nouvelle ère s'ouvre en Occident : celle de la redécouverte du local. Ce nouveau paradigme permettra à la sensibilité wallonne de s'exprimer avec plus d'évidence dans les arts, tout en respectant l'aspiration de ceux-ci à l'universalisme : exploiter sa mémoire tout en refusant le repli, voilà qui est désormais autorisé »²², comme l'avait démontré plus tôt Simenon et son *Pedigree*. Toutefois, ajoute encore Jean-Marie Klinkenberg, « cette dialectique s'affirmera plus énergiquement, et avec d'autres moyens [...] C'en est aussi fini avec l'amnésie historique »²³. Ainsi Conrad Detrez dans *Les plumes du coq* (**doc. 17.12.01**), publié en 1975, prend comme toile de fond la Question royale.

Ce mouvement de réappropriation a été théorisé par le *Manifeste pour la culture wallonne* (**doc. 17.12.02**), signée en 1983 par quatre-vingts personnalités, créateurs et intellectuels. Désireux de donner aux nouvelles générations la possibilité de vivre tous les problèmes de l'univers mais en partant des situations vécues ici et maintenant, ce texte – dont les signataires estiment comme Miguel Torga que "l'universel, c'est le local moins les murs" – en appelle à une appropriation de soi qui est ouverture au monde. Cette ouverture, la culture littéraire d'une Wallonie qui vit depuis longtemps le multiculturalisme dans son quotidien la manifeste assurément à l'aube du XXI^e siècle »²⁴.

²¹ Maurice PIRON, « Georges Simenon et son milieu natal », dans *Ibid.*, p. 91-92.

²² Jean-Marie KLINKENBERG, « La langue et la littérature française des origines à nos jours », dans Bruno DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle...*, p. 170.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

17.13. La littérature dialectale au XX^e siècle

Les écrits en prose dialectale apparaissent assez tard. Le premier roman en wallon, intitulé *Li Houlot* – Le dernier-né – est dû à la plume du Liégeois Dieudonné Salme et daté de 1888. Cependant, le premier vrai talent en prose est le conteur Valentin Van Hassel, alias Henry Raveline, auteur des *Contes borains*, mettant en scène des personnages pittoresques. Plus proche de nous, Auguste Laloux, de Dorinne, s'est illustré dans le roman avec *Li p'tit Bért* (1969).

Le théâtre, déjà en vogue au XIX^e siècle reste largement pratiqué au siècle suivant. « Toutefois, la production se signale plutôt par sa quantité que par sa qualité. Le théâtre devient la palme du succès populaire dialectale, avec plus de 7.000 pièces, de tous les genres »²⁵. S'il est impossible de dresser un catalogue exhaustif des auteurs de pièces, quelques noms méritent toutefois d'être mentionnés. Ainsi Arthur Hespel de Tournai, Anguste Foury de Mons, Henri Hurard de Verviers et les Liégeois Georges Ista, Clément Déom, Nicolas Trokart, Théo Bauduin et Michel Duchatto. Malgré ses lacunes, le théâtre wallon, parce qu'il a exprimé la vie populaire et l'esprit de nos régions, est un témoin précieux de notre histoire qui a suscité la formation d'une conscience nationale wallonne.

C'est en poésie que la littérature wallonne connaîtra ses plus grands succès au XX^e siècle. Les poèmes de Henri Simon, « le plus parfait des poètes wallons », selon Maurice Piron, le placent au premier rang des écrivains dialectaux. *Li Pan dè Bon Diu* (1909) (**doc. 17.13.01**), son œuvre maitresse composée de vingt-quatre courts poèmes d'une page, en vers blancs et dans des rythmes très variés, décrit le parcours du grain de blé, depuis le laboureur qui le sème jusqu'aux enfants qui mangent le pain. Jamais jusqu'alors le dialecte wallon n'avait atteint un tel niveau de noblesse. Selon Albert Maquet, « Henri Simon a donné à la littérature wallonne son image de marque »²⁶.

Plus tard, le Nivellois Frans Dewandelaer, dans *L'Ome qui brét* (1932), met en scène un homme qui vient de perdre sa femme et met Dieu en accusation dans cette œuvre puissante.

Le recueil collectif *Poèmes wallons 1948* est dû à la plume de Willy Bal, de Jamioulx, de Franz Dewandelaer, de Jean Guillaume, de Fosses, du Liégeois Albert Maquet et de Louis Remacle de La Gleize. « Avec ces cinq poètes, de tempéraments et de langages très différents, la littérature wallonne transcende le régionalisme et dit, dans une langue qui puise au plus profond de son naturel, le destin universel de l'homme »²⁷.

Citons encore le Gaumais Albert Yandé et son long poème épique *El Djan d'Mâdi* (1957), qui célèbre Jean de Montmédy, personnage légendaire devenu héros folklorique de la région gaumaise. Beaucoup plus récemment, en pays picard, Jean-Marie Kajdanski a composé *Loyins* (2001), une œuvre de grand talent qui a reçu le Prix du Hainaut des langues régionales.

En Wallonie, l'intérêt pour la littérature dialectale est encore toujours important – même si la pratique de la langue est en recul, notamment chez les plus jeunes – et les initiatives en faveur des langues et des cultures régionales sont nombreuses (**doc. 17.13.02**).

²⁵ Martine WILLEMS, « La langue et la littérature wallonnes des origines à nos jours », dans *Ibid.*, p. 154.

²⁶ Joseph HANSE, « Henri Simon », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes...*, t. II, p. 479.

²⁷ Martine WILLEMS, « La langue et la littérature wallonnes des origines à nos jours », dans Bruno DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle...*, p. 156.

17.14. Diversité d'écritures

« Française ou dialectales, les littératures de qualité, en Wallonie, n'ont évidemment pas pour principe premier de favoriser ou de renforcer une identité régionale disposant, pour s'affirmer et se construire, d'autres modes légitimes de pensée et d'action (...) » écrit Pierre-Jean Foulon dans un article²⁸ auquel nous empruntons une partie de la suite du développement : « Dans son introduction à l'anthologie de Michel Joiret et de Marie-Ange Bernard intitulée *Littérature belge de langue française*, Roland Mortier précise : *En fait, c'est par rapport à Paris, bien plus que par rapport à Liège, à Namur ou à Bruxelles, que les écrivains [belges de langue française] entendent se situer. Relation parfois difficile, moins en raison de l'éloignement géographique, qui n'est pas considérable, qu'en raison du climat de l'édition parisienne*²⁹.

Dans un territoire aussi exigu que la Wallonie, s'opposer à l'emprise, voire à l'hégémonie, de l'édition parisienne n'est pas chose aisée. C'est pourtant ce qu'ont tenté, non sans réussite, certaines maisons d'éditions ou revues littéraires wallonnes. Ainsi, à Amay, *L'Arbre à Paroles* (animé par Francis Tessa et André Doms) est une maison d'édition principalement consacrée à la poésie française de Belgique. Près de cinq cents titres y sont aujourd'hui disponibles. Une revue bimestrielle, du même nom, alterne numéros thématiques et monographies.

La revue *Sources*, longtemps dirigée par Eric Brogniet au sein de la Maison de la Poésie de Namur, a publié bien des textes poétiques d'auteurs wallons ou originaires d'autres régions du monde. Ainsi en va-t-il aussi du *Journal des poètes*, aujourd'hui animé par Jean-Luc Wauthier, écrivain originaire de la région carolorégienne. La revue *Le Spantole*, dirigée depuis près de cinquante années par le poète et romancier thudinien Roger Foulon, a publié également un grand nombre de textes d'écrivains dont beaucoup sont originaires de Wallonie. Par ailleurs, à Mons, Claire Lejeune dirige *Les Cahiers du symbolisme*.

Dans le domaine de la littérature belge francophone, la maison d'édition *Les Éperonniers* joue un rôle de tout premier plan. Évidemment accessible aux auteurs de Wallonie, elle dispose de six collections, dont la collection *Feux*, destinée aux textes inédits. Aux *Éditions Labor*, la célèbre collection *Espace Nord* rend accessible au public le plus large des textes importants des lettres françaises de Belgique. Dans le domaine du théâtre, les *Éditions Lansman*, créées à Carnières en 1989, se sont forgé une place enviée. Quant aux *Éditions Luce Wilquin*, établies à Avin, elles publient environ vingt-cinq titres nouveaux chaque année. Les éditions *Le Cerisier*, à Cuesmes, près de Mons, s'intéressent principalement à la littérature sociale, au récit de témoignage ou au roman noir. C'est en 1996 que paraissait là-bas un roman de Girolamo Santocono, *Rue des Italiens*, qui connut un grand succès pour sa peinture réaliste de l'immigration italienne en Wallonie.

Entretenant d'étroits rapports avec les arts plastiques, d'autres maisons d'éditions et revues ont souligné les connivences pouvant exister entre poètes et graveurs, écrivains et dessinateurs, conteurs et illustrateurs. D'origine surréaliste, *Le Daily-Bul*, créé en 1957 à La Louvière par André Balthazar, Pierre Alechinsky et Pol Bury, a publié quantité de textes et d'images souvent imprimés par des procédés artisanaux et inspirés par l'insolite, la dérision, l'humour, l'absurde, voire l'insolence. Les éditions *Tandem*, animées à Gerpennes par Thérèse et Gabriel Belgeonne, *Acanthe Éditions*, publiées à Namur puis à Leuze par Michel Cliquet, *Esperluète Éditions*, dirigées par Anne Leloup à Noville-320 sur-Méhaigne, les *Éditions de l'Heure*, organisées par Ghislain Olivier à Charleroi et Pry-lez-Walcourt, *Les Marées de la Nuit*, créées par Xavier Canonne à Morlanwelz, *Le Taillis Pré*, dirigé par Yves Namur à Châtelineau, *Tétràs Lyre*, publié par Marc Imberechts à Soumagne, les *Éditions Textra*, mises sur pied par Michel Barzin et Chiquet Mawet à La Reid, sont, quant à elles, autant de petites « entreprises culturelles » bénévoles mêlant art et littérature. Par ailleurs, fondées en 1973 par Guy Jungblutt, les *Éditions Yellow Now*, à Liège, proposent des publications consacrées au cinéma, des livres d'artistes ainsi que des travaux d'auteurs avant-gardistes.

²⁸ Pierre-Jean FOULON, *La Culture en Wallonie*, dans Jean-François POTELLE et Marc GERMAIN, *La Wallonie à l'aube du XXI^e siècle*, Namur, Institut Destrée, Institut pour un développement durable, 2005, p. 320-321.

²⁹ Michel JOIRET et Marie-Ange BERNARD, *Littérature belge de langue française*, Bruxelles, 1999, p. 3.

C'est dans le creuset de ces maisons d'éditions et revues wallonnes – mais aussi dans celui de leurs homologues parisiennes – que l'on peut prendre contact avec les œuvres des écrivains (originaires) de Wallonie : par exemple, les romanciers Charles Bertin, Georges Thinès (né à Liège, professeur honoraire à l'Université catholique de Louvain, spécialiste de psychologie expérimentale et détenteur du Prix Franqui en 1971), Gaston Compère (longtemps professeur à Bruxelles), Marcel Moreau (qui, comme Henri Michaux, a renoncé à son lieu d'origine pour s'établir et faire carrière à Paris), Amélie Nothomb (dont les séjours au Japon ont forgé son âme d'enfant révoltée et provocatrice), Nicole Malinconi (profondément marquée par le Nouveau roman), Jean-Pierre Otte (Ardennais vivant en France, auteur de récits enracinés dans un terroir devenu cosmos), Jean-Claude Bologne (Liégeois journaliste au *Magazine Littéraire* préoccupé par les problèmes d'identité personnelle), Francis Dannemark (dont les œuvres mêlent étroitement récit et poésie), Gérard Adam (médecin attaché à une description sensible et engagée de ses missions humanitaires), Bernard Tirtiaux et François Emmanuel (deux frères dont l'un est aussi maître-verrier et l'autre psychothérapeute), Françoise Lalande, Irène Stecyk, André-Marcel Adamek (dont le roman *Le fusil à pétales* a remporté le Prix Rossel), Roger Cantraine, Gabriel Deblander, Vincent Engel...

Parmi les poètes : Eugène Savitzkaïa (né à Liège d'une mère russe et d'un père polonais), Jacques Izoard (animateur de la revue *Odradek*), Jean-Pierre Verheggen (grand ironiste et collaborateur à des journaux et revues comme *Libération*, *TXT*, *Tel Quel*), William Cliff (initiateur d'une poésie à la rythmique personnelle et à l'inspiration se heurtant à la violence et à la tristesse du quotidien), Guy Goffette (d'abord instituteur à Virton et détenteur d'une presse privée, l'Apprentypographe, puis chroniqueur poétique à la *Nouvelle Revue Française* et lecteur dans une maison parisienne), Roger Foulon (poète-imprimeur sur sa petite presse Victoria Merkur), Eric Brogniet (aimant faire dialoguer poésie et peinture), Colette Nys-Mazure et Françoise Lison-Leroy (toutes deux originaires du Tournaisis), Marc Quaghebeur (attaché à une poésie minimaliste, Frédéric Kiesel, Carlo Masoni, André Schmitz, Andrée Sodenkamp, Jean Tordeur, Pierre Coran (un spécialiste de la littérature enfantine)...

Parmi les dramaturges : Jean Louvet (fils de mineur borain hanté par les luttes politiques et sociales), Jean-Marie Piemme (homme de médias, professeur à l'INSAS et collaborateur régulier du Théâtre Varia, réputé pour ses spectacles expérimentaux), Vera Feyder (Liégeoise également romancière, poétesse et comédienne), Yvon Givert, Jacques Henrard... Parmi les écrivains les plus remarquables installés en Wallonie, on ne peut oublier l'essayiste Raoul Vaneigem. Dès 1967, par son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* publié chez Gallimard, il ouvrait la voie à la « contestation » et aux affrontements de 1968. Dans cet ouvrage, avec des accents très « beuysiens », il affichait notamment ce « credo » typiquement postmoderne : *La création importe moins que le processus qui engendre l'œuvre, que l'acte de créer. L'état de créativité fait l'artiste, et non pas le musée*³⁰.

Des associations littéraires développent également une action culturelle intéressante. À Tournai, *Unimuse* (créée en 1951 par Robert-Lucien Geeraert) a lancé sa « Ducasse aux poètes », son « Chemin des poètes » et son « Cimetière des poètes » à Mont-Saint-Aubert. C'est à Liège que se déroulent les « Biennales internationales de la Poésie », mises sur pied par Arthur Haulot. À Waterloo, est très actif le Centre culturel placé sous la direction de Jean Lacroix. En Ardenne, Jean-Luc Geoffroy diffuse sous l'égide du Service du livre luxembourgeois des brochures synthétisant la vie et l'œuvre de beaucoup d'écrivains. Un service littéraire existe aussi dans la province de Hainaut, sous la conduite de Monique Dussaussois. Par ailleurs, des associations diverses défendent l'œuvre d'écrivains wallons : l'Association des Écrivains belges de langue française (AEB), que préside France Bastia; l'Association royale des Écrivains wallons (AREW), que dirige Joseph Bodson; l'Association des Critiques, que préside le poète Jean-Luc Wauthier. Au Luxembourg, l'Académie luxembourgeoise a été longtemps animée par l'écrivain Jean Mergeai »³¹.

³⁰ Raoul VANEIGEM, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1967, p. 209.

³¹ Pierre-Jean FOULON, *La Culture en Wallonie...*, art. cit.

Bibliographie

Paul DELFORGE, Philippe DESTATTE, Micheline LIBON, (dir.), *Encyclopédie du Mouvement wallon*, t. II, Charleroi, Institut Destrée, 2001.

Bruno DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle de la Wallonie*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2012.

Freddy JORIS (dir.), *Wallonie. Atouts et références d'une région*, Bruxelles, Labor, 1995.

Léopold GENICOT (dir.), *Histoire de la Wallonie*, Toulouse, Privat, 1973.

Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes. Lettres, arts, culture*, t. II : *Du XVI^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1978.

Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes. Lettres, arts, culture*, t. III : *De 1918 à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979.

Jean-François POTELLE et Marc GERMAIN, *La Wallonie à l'aube du XXI^e siècle*, Namur, Institut Destrée, Institut pour un développement durable, 2005.

Pôle Recherche



Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 17

Les lettres wallonnes
(XIX^e – XX^e siècles)

Documents

Décembre 2013

17.01.01. *Le Mal du Pays* (1842) d'Étienne Hénaux

*Batelier, le soir vient. Laisse penchez ta rame.
La Meuse a des baisers d'azur dans chaque lame ;
 La Meuse est si belle, le soir,
Pendant qu'on rêve, assis dans la barque et qu'on fume,
Et que de temps en temps une étoile s'allume,
 Là-bas derrière un clocher noir.*

*Oh ! J'aime à m'y bercer, et j'aime à parler d'elle,
Et j'aime à voir, au loin, blanchir la citadelle, –
 Saint-Laurent de brumes baigné, –
Ou l'horizon rougi qui dessine dans l'ombre,
Comme un ange du mal, Saint-Martin, haut et sombre,
 Le front d'étoiles couronné ; –*

*Puis Saint-Jacques à l'ogive, ainsi qu'une dentelle,
Brodée de jour, – Saint-Paul élevant sa tourelle,
 Svelte et grise dans un ciel bleu,
Et dans le fond, semblant une ville enflammée,
Emblème de la vie où tout n'est que fumée, –
 De hauts et noirs fourneaux en feu ;*

Extrait du recueil d'Étienne Hénaux, *Le Mal du Pays*, *Long poème sur Liège*, cité dans Joseph HANSE, « Le romantisme dans les provinces wallonnes », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes. Lettres, arts, culture*, t. II : *Du XVI^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1978, p. 381.

Le dernier recueil d'Étienne Hénaux, *Le Mal du Pays*, a été rédigé en Allemagne. Dans ce poème consacré à la ville de Liège, on ressent toute la nostalgie de l'auteur pour sa ville. Il livre ici une poésie intime, mélancolique et sans éclat, « qui sait sourire et ne manque ni de fantaisie ni de vivacité », selon Joseph Hanse.

17.01.02. Les *Wallonnades* de François-Joseph Grandgagnage

*Que du barde germain le luth impitoyable
Chante et rechante encor le vieux Rhin tant chanté,
Son vignoble éternel, son burg inévitable,
Et de ses rocs sans nom la rouge nudité.*

*Moi le premier je viens, à ma chère patrie
Consacrant les trésors de mon vers généreux,
Je viens, je viens chanter sur ma lyre chérie
Du fleuve des Wallons le cours majestueux.*

François-Joseph GRANDGAGNAGE, *Wallonnades*, extrait de la *Revue belge* (avant 1840), cité dans Joseph HANSE, « Le romantisme dans les provinces wallonnes », dans Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON (dir.), *La Wallonie, le pays et les Hommes. Lettres, arts, culture*, t. II : *Du XVI^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1978, p. 382.

François-Joseph Grandgagnage a écrit des *Wallonnades* en vers et en prose, évoquant divers coins de Wallonie qu'il aimait parcourir et faire parcourir à son héros Alfred Nicolas. Même s'il s'est montré adversaire acharné du romantisme, cette « littérature monstre » qu'il ridiculise via Alfred Nicolas, force est de constater que l'exaltation n'est pas exclue de ces *Souvenirs de la Patrie* qu'il préparait.

17.02.01. *Li côparèye* (1822) de Nicolas Simonon

LI CÔPARÈYE

1
Li son dèl Côparèye
Èst co d'vins mès-orèyes,
Kék'fèye djèl pinse oyî :
I m' sonle èco qu'èle vike,
Cisse Côparèye antike
Ki tant d' djins ont rouvî

2
Èle mi done li sov'nance
Dès-an.nèyes di mi-èfance ;
Ciste illûzion m' plèt bin.
Kî èst-ce qui n'a nin èvèye
Di s' ripwèzer kék'fèye
En-èrî d'vins s' djône tins ?

3
A cwårt po nouf, al nut',
Tos lès djoûs cwinze minutes
Li Coparèye sona
Pindant l' très grande hapêye
Di mutwèt d' mèye annèyes
Cisse constante cloke ala.

4
L'ôr'djène dèl Côparèye
S'èfonce èl neûre nutêye
D'on tins k' l'a rèsponé.
L'istwère parole dèl cloke,
Sins poleûr dire l'époke
K'èlle a k'mincî d' soner.

5
On sèt k'â cwinzinme siéke
On l'acsègnîve come régue
Às djins dèl nôbe cité ;
Après l' cloke côparèl
I n' wèzît sins tchandèle
Avâ lès vòyes roter.

6
Èlle aveût tchûzi s' sîdje
Sol pus hôte toûr di Lîdje,
Sol klokî d' Saint-Lambièt.
Là, wèzène dès nûlêyes
Èt doucemint èsbranlêye,
Èle fève ètinde si vwès.

LA CÔPAREYE

1
Le son de la Côparèye
Est encore dans mes oreilles,
Parois je crois l'entendre :
Il me semble qu'elle vit encore,
Cette antique Côparèye
Que tant de gens ont oubliée.

2
Elle me fait me souvenir
Des années de mon enfance ;
Cette illusion m'enchante.
Qui n'a pas envie
De se reporter parfois
À l'époque de son jeune temps ?

3
Au quart avant neuf, le soir,
Tous les jours pendant quinze minutes
La Côparèye sonna.
Pendant le très grand espace de temps
De peut-être mille ans,
Cette cloche diligente alla.

4
L'origine de la Côparèye
Se perd dans l'épaisse nuit
D'un temps qui l'a dissimulée.
L'histoire parle de la cloche,
Sans pouvoir dire l'époque
Où elle a commencé de sonner.

5
On sait qu'au quinzième siècle
On la proposait comme règle
Aux gens de la noble Cité ;
Après la cloche côparelle,
Ils ne pouvaient plus sans chandelle
Circuler dans les rues.

6
Elle avait choisi de résider
Dans la plus haute tour de Liège,
Dans le clocher de Saint-Lambert.
Là, voisine des nuées,
Et doucement ébranlée,
Elle faisait entendre sa voix.

7

Li cloke rèsdondéve fwért
È fâbôr, sol lès tiêrs,
Âs tchamps dès-invirons :
On p'tit vint qu' sofléve féve
Ki l' volant son s' pwèrtéve
A dès viyèdjes bin lon.

8

Èstant lès-al-nut' keûtes
Ad'lé l' bwès dèl Vâ-v'-neûte,
È meûs d' may, âs bêss djoûs,
Sovint dji m'arèstéve,
Èt pâhûle, dji hoûtéve
Li cloke èt l' râskignoû.

9

Cwand dès rûtès djalêyes
Mi r'boutît èl coulêye
D'on bon r'glatihant feu,
Al nut', li Côparèye
M'èsteût-st-ine kipagnêye
Si dji m' trovêve tot seû.

10

Si, coukî d'vins mès plomes,
Ratindans m' prumî some,
Dj'èsteû-st-a m' kitaper,
Â son dèl Côparèye
Arivéve li somèy
Ki m' vinéve èwalper

11

Èl plèce d'ine cloke asteûre,
Nos-oyans d' trinte tabeûrs
L'èpouvantâbe disdut ;
Wice qu'i passèt èl vèye,
On stope sès deûs-orèyes
Tot s' sâvant foû dè brut.

12

Po 'n-èfant qu'on hossîve
È s' banse èt k'on loukîve
D'èdwèrmi pâhûl'mint,
Nole tchanson ni valéve
Li Côparèye ki v'néve
L'èdwèrmi tot doucemint.

13

Mès gn-aveût dès corognes
K'à p'tits-èfants fit sogne,
Djusk'à lès fé tronner
Tot d'hant ki l' Côparèye
Lèzî côp'reût l's-orèyes
S'i n'alît nin nan.ner.

7

La cloche retentissait fortement
Dans le faubourg, sur les hauteurs,
Dans les champs des environs ;
Un petit vent qui soufflait faisait
Que le son aérien se portait
À des villages éloignés.

8

Au cours des soirées paisibles
Près du bois du Val-Benoît,
Aux beaux jours du mois de mai,
Il m'arrivait souvent de m'arrêter
Et, dans l'apaisement, d'écouter
La cloche et le rossignol.

9

Quand de rudes gelées
Me repoussaient au coin
D'un bon feu éclatant,
La nuit, la Côparèye
M'était une compagnie,
Si je me sentais esseulé.

10

Lorsque couché dans mon lit
À attendre mon premier sommeil,
J'en étais à me retourner,
Au son de la Côparèye
Je sentais le sommeil
Venir m'envelopper.

11

Au lieu d'une cloche aujourd'hui,
Nous entendons de trente tambours
L'èpouvantable vacarme ;
Sur leur passage, en ville,
Chacun se bouche les oreilles
En cherchant à se sauver du bruit.

12

Pour l'enfant que l'on balançait
Dans son berceau et qu'on cherchait
À endormir paisiblement,
Aucune raison ne valait
La Côparèye qui venait
L'endormir tout doucement.

13

Mais il y avait des canailles
Qui effrayaient les enfants,
Au point de les faire trembler,
En leur disant que la Côparèye
Leur couperait les oreilles
S'ils n'allaient pas dormir bien vite.

14

È l'osté, è l'iviér,
Li Côparèye tofér
Sona à minme trèvint ;
À pus lon djoû d' l'an.nêye
On l' trovêye trop hâstêye
Dè fé r'sètchî lès djins.

15

Èle dihêve è s' lingadje :
« Alez-r'-zè sins tapadje,
« Alez-r'-zè, vos buveûs ;
« Houôtez mès sonôres sènes,
« Cwitez, cwitez l' taviène :
« A l'aminde on v' mèt'reût

16

« Di Lîdje lès pwètes sèrêyes
« Ni v' lêront nole intrêye
« Ki tot payant l' witchèt ;
« Pwis, à dih eûres sonantes,
« Li gâr très vijilante
« Vis frè vèy bâbe di bwès ».

17

On d'hêve : « Po kél ûzêdje
« Sére-t-on tos lès passêdjes
« Dè fâbôr al cité ?
« Cwand nosse vèye n'est nin fwète,
« Poqwè sére-t-on lès pwètes
« É plinte pâyé, è l'osté ?

18

« Si dj' va fé 'ne porminåde
« Ou vèy on camaråde
« Fou dèz pwètes è l'osté
« Ki dj' m'amûze on pô târd,
« Po m' lèyî rentrer l' gâr
« F'rè dèz difigultés.

19

« Est-ce qui nosse vèye di Lîdje
« Soutint on novê sîdje
« Conte li prince di Nassô ?
« Si c'est po dèz voleûrs,
« Dèz fâbôrs n'a-t-on d' keûre
« Wice qu'i f'rît bin leû côp ?

20

« Vikans-gn' à tins critike
« K'on pouvér tiranike
« Ricindéve lès bordjeûs ?
« K'ine police èwarahe
« Tronléve k'on n' dimorahe
« Trop târd avâ lès djeûs ?

14

En été, en hiver,
La Côparèye toujours
Sonna au même moment ;
Au plus long jour de l'année,
On la trouvait bien trop pressée
De faire se retirer les gens.

15

Elle disait dans son langage ;
« Rentrez chez vous sans faire d'esclandre,
« Rentrez, buveurs que vous êtes ;
« Obéissez à mon signal sonore,
« Quittez, quittez la taverne ;
« On vous mettrait à l'amende.

16

« De Liège les portes fermées
« Ne vous laisseront aucune entrée,
« Sinon en payant le guichet ;
« Puis, à dix heures sonnantes,
« Le garde très vigilant
« Vous fera visage de bois.

17

On disait : « A quoi sert-il
« De fermer tous les passages
« Du faubourg à la cité ?
« Alors que notre ville n'est pas ville forte
« Pourquoi ferme-t-on les portes
« En pleine paix, en été ?

18

« Si je vais faire une promenade
« Ou voir un camarade
« En dehors des portes, en été,
« Que je m'amuse un peu tard,
« Pour me laisser rentrer le garde
« Ne me fera-t-il pas des difficultés ?

19

« Est-ce que notre ville de Liège
« Soutient un nouveau siège
« Contre le prince de Nassau ?
« Si c'est de crainte des voleurs,
« Est-ce qu'on se préoccupe de faubourgs
« Où ils pourraient bien faire leur coup ?

20

« Vivons-nous au temps critique
« Où un pouvoir tyrannique
« Craignait les bourgeois,
« Où une police soupçonneuse
« Tremblait qu'on s'attardât
« Trop en chemin ?

21
« Mès ki f'rît nos sôdârd,
« Pwêtes, citadèle, rampârts
« Po cont'ni lès Lîdjwès ?
« S'on-z-esteût hayou d' zèles
« Totes cès fwêces ki f'rît-èles ?
« Eles ni f'rît nin grand-d'-tchwè ... »

22
Vola çou k' barbotîn'
Dès cis qu'ènnè ralîn'
On pô târd dupassé ;
Cwand 'l arivîn' às pwêtes
Ki n'èstît pus droviètes
Po lès lèyî passer.

23
È l'osté, dji l'avowe,
L'êure esteût bin timprowe
Po sèrer lès fèrous ;
I n'èst nin todi sèdje
Dè sûre lès vîs-ûzèdjès
Ki l' tins a forcrèhou.

24
Nosse police divève vèye
K'on n' minève pus l' minme vèye
K'on minève ancynin.n'mint
Dè tins k' lès tièsses di hoye
Alît avou lès poyes
Dwèrmi tot pâhûl'mint.

25
Al Côparèye, nos tâyes
Dihît tot fant dès bâyes
Bounut' à leûs-amis :
Al Côparèye l'uzèdje
È leûs pâhûles manèdjès,
Èsteût d'aller dwèrmi.

26
On k'nohéve li manîre
Dè spârgnî lès loumîres
Ôtefèye mîs ki d' nosse tins.
Li métôde esteût simpe :
On-z-alève dwèrmi timpe,
On s' lèvéve pus matin.

27
Asteûre lès grands signeûrs
Ont candjî totes lès-êures ;
I dwèrmèt l'â-matin,
I d'djunèt vès doze êures,
I dînèt k' fèt tot nèur,
I sopèt l' lèd'dimin.

21
« Mais que feraient les soldats,
« Portes, citadelles, remparts
« Pour contenir les Liégeois ?
« Si on était haï d'elles,
« Toutes ces forces que feraient-elles ?
« Elles ne feraient pas grand-chose ...

22
Voilà ce que grommelait
Certains, revenus
Un peu tard de leur équipée,
Quand ils arrivaient aux portes
Qui n'étaient plus ouvertes
Pour les laisser passer.

23
En été, je l'avoue,
Cette heure-là, c'était bien trop tôt
Pour pousser les verrous ;
Il n'est pas toujours sage
De suivre les vieux usages
Au-dessus de quoi le temps a grandi.

24
Notre police aurait dû voir
Qu'on ne menait plus la même vie
Qu'anciennement
Lorsque les « têtes de houille »
Allaient avec les poules
Dormir bien paisiblement.

25
Quand la Côparèye sonnait, nos aïeux,
Tout en baillant, disaient
Bonsoir à leurs amis ;
Au couvre-feu, l'usage,
Dans leurs paisibles ménages,
Était d'aller dormir.

26
On connaissait le moyen
D'épargner la lumière
Autrefois mieux que de nos jours.
La méthode était simple :
On allait dormir tôt,
On se levait plus matin.

27
Aujourd'hui, les grands seigneurs
Ont modifié toutes les heures ;
Ils dorment le matin,
Déjeunent vers douze heures,
Dînent qu'il fait noir
Et soupent le lendemain.

28
Novê tins, novèle môde.
Tot candje d'on siêke a l'ôte,
Lès-omes tofêr candjèt ;
Mês lès candj'mints d' nosse siêke
Ont passé totes lès régues ...
Riv'nans a nosse sudjèt.

29
Tant qu' Lîdje indépandante
Si mostra trionfante
Inte sès pwissants wèzins,
Li Còparèye tote fière
Èlèva disgu'à cîr
Lès sons di s' contint'mint.

30
Cwand lès-ârmêyes francèses,
Èployant totes leûs fwèces,
Vinît l'an nonante-deûs,
Li Còparèye tote trisse
Catchèye è si-édifice
Si têha pus d' treûs meûs.

31
Lès Francès 'stant èvôye,
Dès djins plorîn' di djôye
Tot l'ètindant r'soner :
Divins l' vèye Còparèye
I r'vèyît leû patrèye
K'on l'zî v'nève raminer

32
S'èle risona co 'ne fèye,
Ci fout po dire al vèye
In-ètèrnél adie ;
L'an d'answite, è djulèt',
Dès victwères pus complètes
Raminît lès Francès.

33
L'an nonante-cwate, li France
Vinkiha l'aliyance
Di tos lès potentats ;
Èt l'ègue dè kêzèrlîk
Tronlant d'vant l' Rèpublike
Djusk'oute dè Rin s' sâva.

34
Lîdje ki n' fout ètchin.nêye
Pîndant ût cînts-annêyes
Di nouk dès potentats
Fouîrit soumise al France
Pièrda si- indépandance
Èt l' Còparèye mora

28
Temps nouveaux, nouvelle mode.
Tout change d'un siècle à l'autre,
Les hommes ne cessent de changer ;
Mais les changements de notre siècle
Ont passé toutes les règles ...
Revenons à notre sujet.

29
Tant que Liège indépendante
Se montra triomphante
Entre ses puissants voisins,
La Còparèye toute fière
Éleva jusqu'au ciel
Le son de son contentement.

30
Au moment où le armées françaises,
Rassemblant toutes leurs forces,
Vinrent l'an nonante-deux,
La Còparèye toute triste,
Cachée dans son édifice,
Se tut plus de trois mois.

31
Les Français étant partis,
Il y eut des gens pour pleurer de joie
En l'entendant sonner de nouveau ;
Dans la vieille Còparèye,
Ils revoyaient leur patrie
Qu'on venait de leur restituer.

32
Si elle se fit entendre une fois encore,
Ce fut pour dire à la ville
Un éternel adieu ;
L'an d'ensuite, en juillet,
Des victoires plus complètes
Ramenèrent les Français.

33
L'an nonante-quatre, la France
Vainquit l'alliance
De tous les potentats ;
Et l'aigle impérial,
Tremblant devant la République,
Se réfugia au-delà du Rhin.

34
Liège qui ne fût enchaînée,
Pendant huit cents années,
Par aucun des potentats,
Tomba sous le joug de la France,
Perdit son indépendance,
Et la Còparèye mourut.

35

C'è-st-adon qu' des vandâles
Ont distrût l'Catèdrâle
Ont distrût tot costé
Lès monumints d'nosse glwère,
Lès monumints d'istwére,
D'ârt èt d'antiquité...

36

Al fin, tot-a-fêt tome,
Ètats, monumints, omes ;
Al fin tot deût mori :
L'antike cloke èst fondowe,
Li touîr è-st-abatowe
Èt sès rwènes ont pèri.

35

C'est alors que des vandales
Ont détruit la Cathédrale,
Ont détruit en tous lieux
Les monuments de notre gloire,
Les monuments d'histoire,
D'art et d'antiquité.

36

À la fin, absolument tout tombe,
Les états, les monuments, les hommes ;
À la fin, tout doit mourir ;
L'antique cloche est fondue,
La tour est abattue
Et ses ruines ont disparu.

Transcription de **Guy FONTAINE**

<http://www.copareye.be/souvenirs.php>

Avec ce très long poème avançant au rythme d'un vers de six syllabes, Charles-Nicolas Simonon rend hommage à la cloche la plus célèbre de la cathédrale Saint-Lambert, *Li cōparèye*, qui rythmait la vie politique liégeoise ; à travers elle, le poète pleure la démolition de la cathédrale et la disparition de la patrie liégeoise.

Ce poème est considéré comme la première pièce de vers connue qui célèbre en wallon des sentiments profonds : le regret d'une chose aimée qui n'est plus, la douceur de sa présence passée, le vide laissé par sa disparition, la nostalgie de la patrie perdue...

Avec cette œuvre, la littérature wallonne acquiert son statut de littérature.

17.02.02. *Lèyîz-m'plorer* (1854) de Nicolas Defrecheux

*Mes camarâdes m'ont vnou dire: " C'est nosse fiesse,
Vinez danser ! "*

*K' in ôte s'amûze, mi, dji pleure li mêtresse
kî m'a cvité.*

*Dji l'inmêve tant ! elle avent mes pinséyes
di nute et d'djoû*

*Lèyîz m'plorer ! tote mi veye est gâtéye,
dji l'a pièrdou, dji l'a pièrdou !*

*Ses pitîtes mins avît l'minme blankixheur
kî nos feus d'lîs*

*Et ses deus lêpes estît pus rôzès kî l'fleur
di nos rôzîs.*

*Mây nôle fâbite n'a fêt oyi come leye
des tchants si doûs.*

*Lèyîz m'plorer ! tote mi veye est gâtéye,
dji l'a pièrdou, dji l'a pièrdou !*

*Vos ârtîz dît kéke andje vinou sol tère
divin l'moumint.*

*Ele pârtixhéve totes ses spâgnes al mizère
des ôrfulins;*

*Ou k'elle édève si veye mère al vespréye
po rmonter l'souû*

*Lèyîz m'plorer ! tote mi veye est gâtéye,
dji l'a pièrdou, dji l'a pièrdou !*

*Dji n'pou roûvi k'el sêzon des violettes,
èle mi dérit:*

*Louke cès oûjhés apîstés sol coxhète...
Ki fîestèt i ?*

*Va, cwand on s'inme, tos les djoûs d'ine annéye
sont des bês djoûs,*

*Lèyîz m'plorer ! tote mi veye est gâtéye,
dji l'a pièrdou, dji l'a pièrdou !*

*Elle est asteure èco pus hôt k'les steules,
è paradis.*

*Pocvè fât i k'èle senye evôye tote seule,
evôye sins mi ?*

*On a bê m'dîre: " I fât bin k't'el roûveyes ! "
Eski dj'el pou ?*

*Lèyîz m'plorer ! tote mi veye est gâtéye,
dji l'a pièrdou, dji l'a pièrdou !*

<http://lucyin.walon.org/livreye/defrecheu.html#plorer>

Mes camarades sont venus me dire "C'est notre fête
viens donc danser !"

Qu'un autre s'amuse ! Moi, je pleure ma maîtresse
qui m'a quitté.

Je l'aimais tant ! Elle avait mes pensées
la nuit et le jour

Laissez-moi pleurer ! Toute ma vie est gâchée
Je l'ai perdue, je l'ai perdue !

Ses petites mains avaient la même blancheur
que nos fleurs de lys

Et ses deux lèvres étaient plus roses que la fleur
de notre rosier

Et nul, comme elle, ne savait chanter
des chants si doux.

Laissez-moi pleurer ! Toute ma vie est gâchée
Je l'ai perdue, je l'ai perdue !

Vous auriez dit comme un ange qui était de passage sur la
Terre, tant elle était bonne

Elle partageait toutes les peines et les misères
des orphelins

Ou qu'elle aide sa vieille mère à la lessive
pour remonter le seau

Laissez-moi pleurer ! Toute ma vie est gâchée
Je l'ai perdue, je l'ai perdue !

Je ne pourrai jamais revoir la saison des violettes,
elle me dirait :

"Regarde ces fleurs et ces oiseaux qui chantent !
Que fêtent-ils ?

Va, quand on s'aime, tous les jours d'une année
Sont des beaux jours

Laissez-moi pleurer ! Toute ma vie est gâchée
Je l'ai perdue, je l'ai perdue !

Elle est maintenant plus haut que les étoiles
dans le paradis

Pourquoi faut-il qu'elle soit partie toute seule,
Partie sans moi ?

On a beau dire, il faut bien que tu l'oublies !
Est-ce que je le peux ?

Laissez-moi pleurer ! Toute ma vie est gâchée
Je l'ai perdue, je l'ai perdue !

Popularisée grâce à un air en vogue de Monpou, la chanson *Lèyîz-m'plorer* de Nicolas Defrecheux, publiée en 1854, connaît un succès exceptionnel pour l'époque. Cette complainte narrant le désespoir de l'auteur face à la mort de celle qu'il aimait bouleverse le peuple liégeois, balayant toutes les vieilles préventions contre le dialecte jusqu'alors réputé bouffon. Cette chanson est une véritable réussite d'écriture, une démonstration de savoir-faire, d'où le succès de l'œuvre et la renommée de l'auteur.

17.02.03. *Tâti l'pèriqué* (1884) d'Édouard Remouchamps

Ni sèrè dj' jamây ritche et, mågrè mi èbone,
Divrè-dju, tote mi vèye, sètchê li diâle pol cove?
A! dj' ârè bé bârbi, fé pèrikes et cignons,
Dji dmeûrrè-t è minme pont, alez, come l' Acincion!
Dji m' tûze kékefeye tot mwért, dji cwêr, dji m' casse li tièsse
Po trover on mwèyin d' ariver al ritcheesse.
Por mi, çou k' est bin sûr, c' est kê ci n' sèrè nin
Tot-z ovrant k' on sâreût s' sètchi l' tièsse foû des strins.
Dè timp dè ví Bon Dieu, ça s' fève mutwè... Asteure,
I fât, po parvini, bin des ôtès piceûres!
Ossu, dj' a mes ptits plans, et s' volît røyussi,
I n' âreût, dzô l' solo, nin on pus ureûs k' mi.
Dji veû kékefeye des cis - ki sont ritches... et pice-crosse -
Trimer, grêter, spâgnî tant k' i moussesse el fosse.
On done sovint des djèyes a kê n' les sét crobî;

Mins mi, si dj' enn âreû, alez, les hâgnes rôhrît !

Ne serai-je jamais riche et malgré mon énergie
devrai-je, toute ma vie tirer le diable par la queue ?
Ah, j'aurais beau coiffer les gens, faire des perruques et des chignons
Je resterai au même point, tout comme l'ascension!
Je me casse parfois les méninges, je cherche, je me casse la tête
Pour trouver un moyen d'arriver à la richesse
Je pense, c'est certain, que ce ne sera pas
En travaillant qu'on saurait sortir la tête de la paille
C'était peut-être possible au bon vieux temps... Maintenant
Il faut pour arriver, bien d'autres interventions
Aussi, j'ai mes projets et s'ils voulaient réussir
Il n'y aurait, sous le soleil, personne de plus heureux que moi
Je vois parfois des gens, qui sont riches et avarés,
Boulotter, épargner jusqu'à ce qu'ils entrent dans leur tombeau
On donne souvent des noix à celui qui ne sait pas les croquer

(= le monde est mal fait)

Moi, si j'en avais vous pouvez m'en croire, les coques rouleraient

(= j'en profiterais bien).

<http://lucyin.walon.org/teyaute/tauti.html>

Présentée au concours de la *Société de littérature wallonne* en 1884 et créée à Liège sur la scène du Casino Grétry, le 11 octobre 1885, la pièce de théâtre du dramaturge liégeois Édouard Remouchamps, *Tâti l'pèriqué*, comédie en trois actes et en vers, rencontre un succès prodigieux. *Tâti l'pèriqué* – *Gauthier le perruquier* – va contribuer à la renaissance du théâtre wallon, tout en alimentant la prise de conscience politique wallonne. En effet, après les victoires flamandes de la seconde moitié du XIX^e siècle (néerlandisation de l'administration, de l'enseignement et de la justice en Flandre), on observe un réflexe de défense wallonne, mobilisant le dialecte, la valeur régionale par excellence.

La comédie s'inscrit aussi dans un contexte politique plus strictement social : la rupture des classes ne peut être surmontée que sous la forme d'un coup du hasard, ici un gros lot. En effet, comme le suggère l'extrait reproduit ci-dessous, ce n'est pas en travaillant qu'on peut se sortir de la misère : de nos jours, pour arriver à la richesse, il faut bien d'autres interventions.

¹ Qui est toujours 40 jours après Pâques

17.03.01. *Mademoiselle Vallantin* (1862) de Paul Reider

Le mariage fut décidé ce jour-là.

Les dots étaient inégales.

Léon avait vingt-deux ans, Isabelle vingt-huit. Il était blond, beau de visage et de corps, élégant de manières ; elle était noire, très grande, d'un aspect de planche, presque laide, sans grâce, de tenue vulgaire. Lui aimait le luxe, les plaisirs ; il voyait un mode dissipé, dépensait à tort et à travers, fréquentait le théâtre, les bals, et n'allait pas à l'église. M^{lle} Pirlet, au contraire, dévote à l'excès, avait des goûts simples ; d'une nature froide et peu communicative, il lui fallait les joies de la famille, la vie d'intérieur, toute calme. Son éducation était bornée ; elle la tenait de sa mère, et, comme elle, aimait l'argent, le bon ordre, l'économie.

Les beaux-pères ne triomphèrent pas facilement. Léon montra de la répugnance, malgré la dot, à s'associer une aussi disgracieuse compagne. Isabelle refusa net. Elle sentait cette union impossible, et son esprit positif lui dépeignait l'avenir sous de sombres couleurs. Il y eut des pleurs d'un côté, quelques emportements de l'autre.

- *C'est une femme d'or ! dit le marchand de drap à son fils.*
- *Oui, en barre, répondit Léon, en songeant à la conformation de sa future.*

Mais il s'adoucit. Ce mariage allait payer toutes ses dettes, et lui permettre conséquemment d'en faire de nouvelles pour un chiffre double. Isabelle plia sous la volonté d'un père que son égoïsme rendit inexorable.

Paul REIDER, *Mademoiselle Vallantin*, Bruxelles, Palais des Académies, 1959, p. 29.

Paul Reider, pseudonyme d'Alexandre-Ernest Scaron, est l'auteur de *Mademoiselle Vallantin*, salué par *Le Figaro* comme « le roman réaliste le plus remarquable qui a paru depuis *Madame Bovary* ».

Dans un style rapide, précis, sans fioriture et témoignant d'un sens aigu de l'observation, l'auteur raconte l'union, dans un milieu bourgeois de Bruxelles, d'une jeune fille romanesque, Isabelle, avec un jeune séducteur, Léon, ainsi que leur mariage avant que l'époux reprenne sa vie volage.

17.03.02. *Un coin de la vie de misère* (1878) de Paul Heusy

La rue des Aveugles, à Liège, est une petite rue étroite et sombre, aboutissant à la Meuse. Des bâtiments la ferment aux deux extrémités. De chaque côté, on doit passer sous un porche pour y pénétrer. Sa largeur dépasse à peine deux mètres. Les maisons qui la bordent l'étreignent entre leurs hautes façades. Aux divers étages, des cordes tendues la traversent, portant des linges troués, des jupes rapiécées, des pantalons effilochés qui sèchent lentement et péniblement. Le jour, arrêté par les saillies des toits et les loques pendues aux cordes, n'y descend que par étapes. Elle renferme des angles, humides et froids, que le soleil n'atteint jamais. Cà et là, des flaques d'eau y séjournent et croupissent. Elle est mal aérée, mal odorante, malsaine.

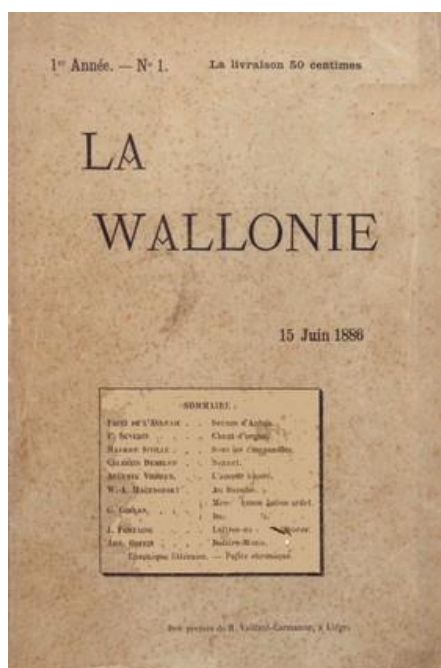
De tout temps, de nombreuses familles pauvres l'habitèrent. Attirées par le bon marché des logements. Un ménage entier s'entasse dans une chambre, où l'on couche, mange, lave, fait la cuisine.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k68320k/f7.image>

L'auteur verviétois Alfred Guinotte, alias Paul Heusy, a publié de nombreux contes et nouvelles. Son roman, *Un coin de la vie de misère*, est le premier des quatre récits qui composent le recueil *Antoine Mathieu, étude de pauvre*.

Tous ses récits témoignent d'une observation attentive des "coins de la vie de misère". Dans l'extrait ci-dessous qui reprend les premières lignes d'*Un coin de la vie de misère*, l'auteur évoque dans un style ferme, sobre et précis, dur aussi, la désolation des pauvres quartiers de Liège vers 1840 et des familles pauvres qui occupent les logements.

17.04.01. *La Wallonie* d'Albert Mockel (premier numéro)



Premier numéro de *La Wallonie*, 1886, coll. Institut Destrée

17.04.02. *La Flamme immortelle* d'Albert Mockel

Flammes

(Lui)

*Les vents d'été, sous la tremblante courbe bleue
Ont détendu leur âme anonchalie ;
Et la grande cité des lys
Mirant le feu céleste en ses dômes vermeils
Est comme une multiple flamme qui s'éveille
Et, de lieue en lieue.*

*Flamme innombrable ! toujours renaissante lumière,
Belliqueuse et légère, et fervente à l'effort !
Fille indomptable de notre terre
D'où tu nais, tout à coup vers l'azur élancée
En conquérante de la mort.
Ô flamme de l'inextinguible pensée !*

*Le cœur vide, j'errais sous le grand ciel d'été,
Sans regards... Et ce fut comme en l'aube l'aurore,
L'étincelle avivant l'immobile clarté,
Quand tu vins, toi la simple enfant au front baissé,
Toute rayonnante de boucles d'or
Et svelte et noble. – Et que tu t'es dressée.
M'offrant tes mains de fiancée.*

*Flammes, flammes de la ville des lys.
Souffles des dieux, songes sans prix,
Vos secrets ont enfin secoué le sommeil.
Ô splendides brasiers de l'œuvre nonpareille,
Je ne nous voyais point, je n'avais pas compris...
Mais voici la clarté vivante qui s'éveille...*

Albert MOCKEL, *La Flamme immortelle (la tragédie sentimentale)*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1924, p. 12-13.

La Flamme immortelle, recueil paru en 1924, est un long dialogue entre deux amants, sur le mode de la tragédie classique. Ébauché dès 1899, repris en 1908, le livre est finalement publié en 1924, quand le Symbolisme est déjà « dépassé ». Comme l'ensemble de son œuvre, ce texte véhicule une « aspiration à l'idéal », symbolisé, dans le dialogue, par la flamme. Les épisodes, en alexandrins ou en vers libres, se succèdent de façon classique : l'élan, l'union, l'infidélité, la séparation, le retour, l'exaltation commune.

17.05.01. *Un Mâle* (1881) de Camille Lemonnier

Cela serait drôle s'il l'épousait un jour ! Et une idée confuse de devenir la femme de cet homme s'ébaucha en elle. Il était temps, du reste, de prendre un parti ; cette liaison avec l'autre ne pouvait s'éterniser ; le secret finirait par s'ébruiter.

Elle l'enveloppa d'un regard rapide, comme pour se rendre compte de l'avenir qu'il lui réserverait. À la vérité, il n'était ni laid ni beau, mais il avait dans les prunelles un velouté caressant et comme un charme humide qu'elle se rappelait avoir vus chez des gens d'église. Il lui avait dit sa haine des cabarets ; il n'aimait pas danser aux kermesses ; et la fragilité de sa vertu lui rendant la sagesse plus chère, elle se réjouissait à l'avance de posséder un mari rangé, qui lui ferait goûter des joies particulières. Puis cet homme parlait comme un livre, et elle l'admirait, sentant toutefois entre elle et lui une gêne sourde, inexplicable.

Il insista, se pencha sur sa selle, garda sa main entre les siennes. Et ils firent une centaine de pas leurs doigts entrelacés, silencieux tous les deux.

Camille LEMONNIER, *Un Mâle*, Paris, Albin Michel, s. d., p. 205.

Un Mâle de Camille Lemonnier est le premier récit régionaliste proprement wallon. Notons toutefois que si le site est wallon, l'auteur est quant à lui originaire de Bruxelles. Dans ce roman romantico-naturaliste, le décor n'est pas localisé de façon précise, la Wallonie ne transparait qu'au travers de vocables dialectaux (ainsi la *kermesse* du village, ou *bièsse*, petite insulte adressé à plusieurs reprises au braconnier, par exemples).

L'auteur raconte la violence et la complexité des sentiments, dans cet extrait notamment, qui unissent un braconnier et une jeune fermière, au cœur de l'été, dans la campagne wallonne. Camille Lemonnier nous fait parcourir les champs, les forêts et les chaumières, au fil des rendez-vous des deux amants.

17.05.02. *Le Maugré* (1911) de Maurice des Ombiaux

Sur ces entrefaites, le moulin s'échalandait ; les anciens clients revenaient un à un, bien que des vexations de toutes sortes ne fussent pas épargnées à Cagnou. On entendit même un jour le curé des Pourcheaux qui, sur le pas de sa porte, disait à un de ses voisins, assez haut pour être entendu des passants :

- *On dit que le nouveau meunier moude bien. L'un de ces jours, je lui porterai mon grain. Ceux qui ne seront pas contents, tant pis pour eux, je m'en moque. Je ne perdrai pas du temps et de l'argent pour leur plaisir.*

Le propos fut répété tout autour du marais et l'on se demanda ce que devenait le maugré si le seigneur de cochons envisageait la question d'un cœur si léger.

À la suite de cela, il y eut encore quelques métairies qui délaissèrent le moulin Allard, trop éloigné, pour donner leur clientèle à Cagnou qui, afin de suffire à la besogne, dut ramener un ouvrier de son pays.

Mais la vindicte de Mico ne laissait pas tranquille le nouveau meunier. Les époux Locroy qui, depuis huit ans, sous-louaient des bâtiments dépendant du moulin, vinrent lui dire qu'ils abandonnaient leur demeure, cédant à l'intimidation de l'ancien occupant et de sa famille. Quelquefois, de derrière une haie, des pierres étaient lancées contre ceux qui allaient porter leur grain sur la colline. Les gendarmes et les gardes s'employèrent à y mettre bon ordre. La nuit, des coups de pistolet furent tirés dans les fenêtres du moulin mais sans blesser personne et sans occasionner grand dégât.

Ça et là quelques instruments aratoires furent détériorés. On essaya encore d'incendier des meules ; du phosphore, que l'eau avait éteint, fut retrouvé. Malgré cela, les fermiers jouissaient d'un répit qu'ils n'avaient pas encore connu.

Maurice DES OMBIAUX, *Le Maugré*, Bruxelles, Labor, 1986, p. 208-209.

Maurice des Ombiaux cheminera vers un régionalisme beaucoup plus réaliste, avec *Le Maugré*, l'histoire d'une vengeance paysanne qui se déroule à la fin du XIX^e siècle, à Maubray, près de Tournai. Chassés de fermes qu'ils exploitaient de père en fils depuis des générations, les paysans exclus harcèlent les familles qui s'y installent. Incendies, animaux empoisonnés, récoltes abîmées et autres saccages deviennent le quotidien des nouveaux venus, comme on peut le lire dans cet extrait.

17.05.03. *Le Pain noir* (1903) de Hubert Krains

Le jour venu, ils se levèrent de grand matin. Jean poussa le volet. Les plantes du jardin étaient couvertes de rosée ; le soleil brillait avec éclat dans un ciel sans nuage ; un air lourd pesait sur les campagnes désertes.

- *La journée sera chaude, dit Leduc à sa femme ; tu me donneras mon chapeau de paille.*

Trois quarts d'heure plus tard, ils s'acheminaient vers la gare. Le village s'éveillait. Les coqs chantaient. Les poulies des puits grinçaient. Des panaches de fumée ondulaient au-dessus des toits. Des femmes se coiffaient aux fenêtres. Des hommes, en culotte et en chemise, s'étiraient sur le seuil des portes. Cà et là, des pigeons quittaient le colombier, lissaient leurs plumes, tendaient leur cou, puis se lançaient dans l'espace en faisant claquer leurs ailes.

Le train arriva à Huy vers sept heures. Après avoir quitté la gare, Jean et Thérèse suivirent gaillardement leurs compagnons de route. Mais, bientôt, la chaleur les incommoda : ils ralentirent leur marche et flânèrent le long des vitrines. Ils s'arrêtèrent ensuite sur le pont pour regarder les bateaux qui couraient sur la Meuse, dont l'eau claire reflétait, en les multipliant, les rayons du soleil.

Les pavés sonnaient sous les pas des paysans, les drapeaux flottaient aux fenêtres ; des fanfares et des orphéons traversaient la ville avec leurs bannières de soie brodée, qui resplendissaient dans l'air bleu comme des vêtements d'évêque.

Au bout de quelques temps, Leduc et Thérèse entrèrent dans l'église Notre-Dame, pour entendre la messe, puis ils se rendirent à l'exposition agricole. À midi, ils allèrent manger de la tarte chez un boulanger. Ils se dirigèrent ensuite vers la promenade de l'Île.

Hubert KRAINS, *Le Pain noir*, Bruxelles, Labor, 1962, p. 140-141.

L'ouvrage est considéré comme le chef-d'œuvre et la référence indiscutable de la littérature régionale wallonne.

Il raconte la ruine d'une auberge et l'appauvrissement de ses tenanciers, les Leduc, dans les années 1880. Le village hesbignon qu'ils habitent est déserté, suite à la construction d'une ligne de chemin de fer qui en détourne tout le trafic. Jean Leduc sombre dans le désespoir tandis que sa nièce Céline semble résister davantage face à cette situation. L'auteur évoque les campagnes wallonnes déshéritées et les sentiments des héros avec simplicité et vivacité, ce qui rend ces derniers proches des lecteurs.

Si Hubert Krains n'a pas d'emblée choisi la voie régionaliste, ce sont ses années passées à Berne comme secrétaire du Bureau de l'Union postale qui lui ont donné la nostalgie de sa terre natale hesbignonne.

17.10.01. *Faux-Passeports* (1937) de Charles Plisnier

Lorsqu'en avril commença à Moscou le « Procès des ingénieurs », j'en lus tous les comptes rendus que je pus trouver dans les journaux. [...]

Deux des ingénieurs portaient le prénom de Nicolas. Lequel était le frère de Daria Vladimirovna, le compagnon d'enfance de Iégor ? Il me sembla ne pouvoir douter. Le nom de famille d'un de ces Nicolas, – Goldenbaum, – ne pouvait désigner qu'un Juif. Et d'ailleurs, dans le portrait de l'autre, – Nicolas Krizanof, – je crus retrouver certains traits de Daria Vladimirovna.

Avais-je besoin de ne voir autour de Iégor et de Daria que des figures très pures ? Je ne pouvais admettre que cet homme fût coupable. Il me fallut pourtant me rendre à l'évidence. Dans ce procès étrange où tous accusaient chacun, il ne s'en trouvait pas un qui n'avouât. Comme les autres, Nicolas Krizanof reconnut avoir, dans l'exercice de ses fonctions, volontairement désorganisé les services dont il portait la charge, saboté le matériel dont il devait compte. Comme les autres, dans une sorte de délire masochiste où se mêlaient la honte et l'ostentation, il prit soin de s'accabler, donnant pour prouver ses crimes, cent détails odieux.

« Je demande, disait Daria Vladimirovna, dix ans dans une prison. Je ne demande pas l'impossible. Je demande cela. Mais qu'on ne le tue pas ! Qu'on ne le tue pas ! ».

Hélas ! À imaginer les forfaits, dont lui-même établissait minutieusement la liste, je pensais que Daria Vladimirovna demandait, oui, l'impossible. La Révolution, même dégénérée, pouvait-elle pardonner cet acharnement à la détruire ? Et quelle pitié prendre de ces misérables, qui, par une sorte de mysticisme de l'espèce la plus basse, revenaient chaque matin devant leurs juges et le peuple, confesser une infamie toujours pire.

Sans doute certains journaux, – sociaux-démocrates, anarchistes, – raillaient durement ce procès de martyrs volontaires. Ils y voyaient une mise en scène grotesque et haïssable. Certains insinuaient que les accusés, complices du gouvernement, acceptaient contre argent de jouer ce rôle, pour permettre qu'on expliquât par des actes de mauvais gré, les insuccès de l'économie planifiée ; d'autres prétendaient ces aveux obtenus par des tortures ou quelque promesse de vie sauve. Un hebdomadaire, même assurait savoir qu'on soumettait les accusés, avant chaque audience, à un traitement magnétique, en sorte qu'ils comparaissaient en état d'hypnose. Mais je jugeais assez puériles, assez ridicules, ces histoires de roman-feuilleton.

Charles PLISNIER, *Faux-Passeports*, Paris, Corrêa, p. 331-333.

En 1937, avec *Faux-Passeports ou les mémoires d'un agitateur*, Charles Plisnier devient le premier écrivain ne possédant pas la nationalité française à recevoir le prix Goncourt.

L'histoire est celle de militants luttant dans les années 1920 pour que la révolution socialiste s'étende au-delà des frontières russes. Dans cette aventure humaine, les personnages, traîtres – comme dénoncés dans cet extrait – ou fidèles, sont liés au passé de l'auteur qui s'est vu exclure du parti communiste au début de l'année 1928. Il prête même ces paroles à l'agitateur du livre : « Maintenant cette vie que je lui avais donnée, le Parti Communiste me l'a rendue ».

S'agissant de ce rapport entre la réalité et la fiction de *Faux Passeports*, José Gotovitch dira que l'auteur a réussi une transposition littéraire d'une réalité qui n'avait pas encore été écrite jusque là. Il est un précurseur, d'une part, dans le portrait qu'il dresse du militant communiste et, d'autre part, dans la dénonciation des procès de Moscou et du sort réservé aux oppositionnels.

17.10.02. *Tu es belle, ma mère* de Maurice Carême

*Tu es belle, ma mère,
Comme un pain de froment.
Et, dans tes yeux d'enfant,
Le monde tient à l'aise.*

*Ta chanson est pareille
Au bouleau argenté
Que le matin couronne
D'un murmure d'abeilles.*

*Tu sens bon la lavande,
La cannelle et le lait ;
Ton cœur candide et frais
Parfume la maison.*

*Et l'automne est si doux
Autour de tes cheveux
Que les derniers coucous
Viennent te dire adieu.*

http://netia62.ac-lille.fr/beuv/0623809d/poeme_mc.html#p1

Maurice Carême voit sa carrière décoller avec la parution du recueil *Mère* en 1935. Les enfants se sont particulièrement reconnus dans cette littérature, par l'emploi caractéristique du poète de mots en apparence banals et accessibles à tous qui confèrent à sa poésie une impression de simplicité, que l'on ressent particulièrement dans ce poème.

17.11.01. *Tempo di Roma* (1957) d'Alexis Curvers

Je me demandais quel avait été le visage de Geronima dans le premier moment où je l'avais aperçu, plein d'inquiétude et de patience, incliné, pâle et un peu carré, me semblait-il ; puis quand il s'était détourné vers celui de sa mère pour m'échapper aussitôt, happé par le vent qui soufflait sur les lampes des boutiques et balançait la cime du pin parasol au-dessus de la rue. Mais je n'arrivais pas plus à réunir ces deux images de la jeune fille qu'à concilier dans mon souvenir les deux aspects du Colisée, ni les autres dualités de cette journée fantastique et de ma vie toute entière... Je me représentais les êtres et les choses à la manière des peintres modernes qui séparent et juxtaposent dans un même portrait les différents profils que peut offrir une figure ; ou comme ces peintres anciens qui plaçaient l'une à côté de l'autre les scènes les plus disparates de l'histoire d'un personnage, reconnaissable dans toutes à l'identité factice de son costume ou de son auréole. Mais je n'avais même pas distingué la couleur de la robe de Geronima ; je croyais bien, pourtant, qu'elle était sombre, et j'étais presque sûr que ses cheveux étaient noirs. Quant à l'auréole que mon imagination commençait à lui prêter, elle se confondait avec la vibration des mille petites lumières de la rue faubourienne et du marché nocturne. Seule se dressait, pure et ferme sur l'amas de ces images fugitives, la forme inoubliable de l'arbre.

Alexis CURVERS, *Tempo di Roma*, Bruxelles, Éditions Labor, 1991 [1957], p. 104-105.

Dans *Tempo di Roma*, Alexis Curvers narre l'histoire de Jimmy, jeune homme passionné d'art arrivé dans l'après-guerre à Rome, et son coup de foudre pour la ville éternelle, qui devient le cadre de la naissance d'un amour entre Jimmy et Geronima et d'une mort tragique.

Ce roman picaresque est une méditation sur la vie, sur l'homme, sur la civilisation, riche en rebondissements et en imprévus, mais également truffé d'humour. Il contient aussi plusieurs références au pays natal du héros, la Belgique, qui ressurgissent dans sa mémoire, comme autant de souvenirs. Le thème du souvenir et de sa complexité est d'ailleurs récurrent dans cette œuvre, comme on peut le lire dans l'extrait ci-dessus.

17.11.02. *Pedigree* (1948) de Georges Simenon

Pourquoi, alors que c'était à Roger de parler de Victor Hugo, et surtout de la tumultueuse bataille d'Hernani, le père Renchon s'est-il adressé à son rival ? Chabot, qui ne s'y attendait pas, rougit, se tourne vers Mamelin comme pour s'excuser, cherche ses idées et ses mots.

Eh bien ! cela vaut mieux ainsi. D'ailleurs, Roger n'a rien préparé : au lieu d'employer ses vacances de Pâques à étudier les romantiques, il a dévoré toute la série des Rocambole. Il n'écoute pas ce que dit son camarade. Un sourire de défi aux lèvres, il pense à autre chose, ostensiblement, contemple par la fenêtre, ouverte pour la première fois de l'année, une femme qui repasse des langes d'enfant dans une chambre lointaine.

Cette femme du peuple lui rappelle la couturière qui faisait sa toilette rue Puits-en-Sock, en face de chez Gruyelle-Marquant, et sa tante Cécile aux pieds dans un baquet d'émail. Il lui monte à la tête comme des bouffées de rance, honteuses, répugnantes, il se souvient d'un Mamelin en sabot de bois, à la tignasse hirsute, aux ongles noirs, qui fumait une pipe juteuse de vieux retraité et s'acheminait, les mains dans les poches, à travers les quartiers miteux, vers la crypte du Bouhay.

Ses traits se durcissent, ses lèvres deviennent plus minces, ses yeux se font minuscules, ne sont plus que des points brillants entre les paupières, comme ceux de son oncle Louis de Tongres, et ses doigts se crispent dans leur désir inconscient de broyer quelque chose.

Est-ce ainsi qu'ils ont passé leurs vacances de Pâques, ceux qui l'entourent ? Il ne s'occupe pas des quelques paysans comme Neef, qui ne comptent pas, qui débarquent le matin de leur tram et repartent le soir sans avoir rien compris, rien cherché à comprendre d'un monde où personne ne s'est seulement aperçu de leur présence. Ceux-là, têtus, obstinés, pâles d'un effort trop grand pour leur cervelle fruste, vivent, sourds, aveugles et muets, dans une sorte de tunnel au bout duquel les attend le diplôme convoité.

Qu'importe qu'ils soient mal habillés, qu'ils sentent l'étable, que leur haleine empest le saucisson qu'ils apportent, avec leurs tartines de gros pain, dans une toile cirée ? Souffrent-ils, à la récréation ou à la sortie, de ne faire partie d'aucun groupe ?

Mais les autres, tous ceux qui, comme Chabot, habitent de grandes maisons à cuisine-cave et à escalier intérieur de marbre, dans le quartier de Fragnée, avec des bonnes au tablier amidonné ? Est-ce que, la veille encore, ils devaient subir une scène ignoble avec une Elise déchaînée pour obtenir enfin les deux cents francs de ces souliers sans lesquels le costume n'aurait pas fait d'effet ?

C'est tous les jours, depuis qu'ils sont nés, qu'ils sont bien lavés, bien habillés, qu'ils mangent à leur faim malgré la guerre, et rien ne les oblige à aller, rue Surllet, échanger les romans écœurants d'une tante Cécile pour avoir accès ensuite, après Dieu sait quelles mortelles angoisses, au tiroir-caisse des Gruyelle-Marquant.

Georges SIMENON, *Pedigree et autres romans*, Paris, Gallimard, 2009, p. 859-860.

Dans ce récit autobiographique, Georges Simenon, à qui un médecin avait annoncé qu'il lui restait au plus deux ans à vivre, parle de Liège, de sa naissance et de son adolescence en bord de Meuse, entouré de sa famille. Cette chronique d'une famille liégeoise entre 1903 et 1918 est, selon Maurice Piron, « le plus grand roman que Liège ait jamais inspiré [et] réellement la matrice du roman simenonien ». S'y retrouvent en effet, les principaux thèmes de son œuvre, groupés autour de deux axes, à savoir la relation parentale contradictoire et le sentiment de discrimination sociale, que l'on peut lire dans cet extrait, ainsi que des motifs récurrents – les notations sensorielles, telles que l'odeur de la soupe, la fraîcheur du matin...

17.12.01. *Les plumes du coq* (1975) de Conrad Detrez

L'été surchauffait la cloche de briques. Le supérieur a fait ouvrir les lucarnes, nous a priés de nous asseoir, les pieds joints, le front droit, les mains sur les genoux. La préparation aux vacances revêtait, cette année, une importance des plus graves pour l'avenir de l'institution, pour celui des œuvres annexes et de la circonscription. Pour l'avenir du pays. Un pays menacé, un pays qui se cassait en deux. Le supérieur s'est épongé le front, il s'est expliqué : une moitié de ce pays, la plus belle, priait pour que Sa Majesté revienne se promener à la cour, jouer au cerceau, faire rouler des couronnes de chrysanthèmes dans les avenues des villes du Nord, où la belle moitié attendait son retour, mais également dans celles du Sud. Les villes du Sud, hélas ! s'y opposaient, enfiévrées par l'autre moitié. Dans ces villes, Sa Majesté, on la répudiait. Des meneurs provoquaient ses partisans, consentaient, dans le meilleur des cas, à ce qu'Elle continue à confectionner ses herbiers, parfumer ses lettres et jouer dans la neige, avec les Saxons et les Westphaliens de son choix, avec des collectionneurs d'os et de peau et de poils de Wallon, pourvu que ce fût à Rome ou à Berchtesgaden, en dehors des frontières de la patrie... La mauvaise moitié mettait au défi la bonne. C'était un devoir, il fallait le relever. Royalistes et chrétiens, pépinière des royaumes de Saxe-Cobourg-Gotha et des Cieux, nous irions, puisque nous étions les défenseurs naturels de la double cause, nous irions sur les routes. Pour prêcher, coller des affiches. Pour organiser des lâchers de papillons porteurs de Son effigie. Pour crier partout – le supérieur pleurait : « Oui, le roi revient ! » Son Eminence, ordinaire en chef des circonscriptions, en avait, sous peine d'éternelles brûlures, donné l'ordre à tous les croyants. Elle-même avait pris la tête de la campagne organisée en faveur du rétablissement des plantes vertes sur les balcons du palais de Bruxelles...

Conrad DETREZ, *Les plumes du coq*, Bruxelles, Labor, 1995, p. 92-93.

La vie de Conrad Detrez a largement inspiré son œuvre.

Dans *Les Plumes du coq*, publié en 1975, l'auteur relate ses années d'internat dans un pensionnat catholique limbourgeois. Scènes burlesques et cruelles se succèdent, à la limite du réel et de l'imaginaire, dans cette œuvre originale dénonçant l'éducation catholique trop stricte, à une époque où la Question royale déchire le pays, comme le montre cet extrait. Avec les années 1960, en effet, s'était ouverte l'ère de la redécouverte du local, permettant aux artistes de chez nous l'expression de leur sensibilité wallonne.

17.12.02. Le Manifeste pour la culture wallonne (1983)

Nous, signataires de ce texte, femmes et hommes, auteurs, musiciens, cinéastes, acteurs, chanteurs, peintres, écrivains, animateurs, scientifiques, journalistes, historiens,... souhaitons affirmer notre véritable appartenance: nous sommes et nous nous sentons être de Wallonie.

La Wallonie est confrontée, au travers d'une crise économique violente, à tous ceux qui contestent sa réalité et ses possibilités d'avenir. Avec tous les Wallons, il nous revient de faire face à ces menaces en affirmant dans le même mouvement notre unité et notre autonomie. Unité, autonomie: l'une ne saurait aller sans l'autre lorsqu'il s'agit d'une Région que l'histoire et les rapports de dépendance ont morcelée et parfois durablement divisée. De Tournai à Verviers, d'Arlon à Wavre, c'est un seul et même territoire qui va donner contour et profil à l'ensemble qu'il forme. La Wallonie entend désormais exister sur la carte des Etats comme entité propre.

Nous existons, nous voulons retrouver ce qui nous appartient, nous voulons vivre ensemble, dans les conditions qui nous conviennent. De ce point de vue, ceux qui, ici même, en appellent au peuple wallon savent fort bien que nos luttes présentes sont d'abord économiques. L'exemple de la sidérurgie est dans tous les esprits. Nous entendons être aux côtés de ceux qui mènent ce combat. Nous croyons pourtant que l'accession de la Wallonie à sa personnalité de peuple et à sa maturité politique n'aura pas lieu si un projet culturel ne va pas de pair avec le projet économique.

Les créateurs que nous sommes se reconnaissent dans une image positive de la Wallonie et de son peuple. Cette image qui nous identifie, nous entendons la représenter, la refléter, la réfléchir. Elle est liée à un long passé fait d'œuvres et de produits mais aussi jalonné de combats et d'actes de résistance. Sans renoncer à ce patrimoine qui fonde notre identité, nous voulons aujourd'hui construire une Wallonie moderne qui renoue avec l'Histoire et la conscience de soi, qui renoue aussi avec ses paysages, ses manières d'être et ses symboles.

Nous de Wallonie, travaillons à des œuvres et à des analyses où notre Région se désigne et s'exprime naturellement. Artistes, intellectuels, animateurs, nous avons choisi d'être ici et d'y rester. La Wallonie doit avoir ses propres centres de production et de diffusion cinématographiques, un théâtre avec ses scènes et ses compagnies, une littérature avec sa presse et ses éditeurs; nous voulons des structures pour la musique et la chanson, la peinture et l'architecture, la sculpture et la BD...; nous voulons encore que les entreprises d'action culturelle disséminées sur tout le territoire soient véritablement reconnues et soutenues.

Nous en avons assez de l'incivisme ordinaire qui culpabilise les Wallons et paralyse leurs énergies.

Il y a, dit-on, chez les Wallons un penchant à la timidité sceptique et moqueuse qui les préserve avec bonheur du racisme et de ce qu'il peut y avoir de borné dans certain nationalisme. Notre projet culturel n'est entaché ni de nationalisme étroit, ni de racisme. Il est simplement lié au refus des tutelles économiques, politiques, ou culturelles qui nous étouffent et risquent de nous précipiter dans le déclin. Tout peuple aujourd'hui est fier de ses œuvres et se bat pour les faire reconnaître, voire les imposer contre les produits standard des multinationales et du kitsch culturel.

Il revient à l'école d'établir le contact entre les jeunes et la culture wallonne. Peuple amnésique, nous avons trop négligé notre histoire. Peuple passif, nous laissons étouffer notre culture sous les produits du village planétaire. Ce qui vaut pour l'art vaut tout autant pour l'invention technologique et la recherche scientifique. Une nouvelle génération entre en scène. Donnons-lui toute occasion de prendre, d'apprendre et d'agir.

Mais l'avenir de la culture wallonne est affaire de pouvoirs et de ressources. Il faut construire et gérer.

A cet égard, nous ne pensons pas que la Communauté Française de Belgique nous représente et nous définit véritablement; celle-ci nous semble une notion hybride et artificielle qui n'est de nulle part. La Communauté Française de Belgique aggrave la dépendance culturelle des Wallons par rapport à des centres qui leur sont extérieurs. Elle ne peut que réduire le pays wallon à une province culturelle francophonie.

C'est d'ailleurs le bon sens: on n'imagine pas une entité politique choisissant sa capitale en dehors de son territoire. Or les décisions de politique culturelle sont prises de Bruxelles et les moyens financiers dans les domaines du théâtre, du cinéma,

de la littérature sont concentrés dans la capitale. Nous avons pour capitale une ville qui n'est pas wallonne et qui ne souhaite pas se reconnaître comme appartenant à la communauté wallonne.

Nous sommes néanmoins conscients des problèmes spécifiques que doivent affronter les Bruxellois dans la Belgique d'aujourd'hui. Nous revendiquons pour Bruxelles un statut qui lui permette de se gérer de façon autonome de la même manière que la Flandre et la Wallonie. Nous souhaitons l'alliance avec Bruxelles mais dans de nouvelles distributions institutionnelles qui respectent la cohérence entre l'existence politique de la Wallonie, son projet économique et sa production culturelle.

A Wallonie autonome, culture autonome. Nous voulons exister dans et par notre culture mais en symbiose avec un devenir social, politique et économique. Pour cela, nous voulons disposer de moyens propres à mettre en place une telle autonomie.

D'abord un pouvoir susceptible de définir et d'appliquer une politique.

Ensuite des ressources financières qui ne soient pas dérisoires (comme le sont aujourd'hui celles de l'Exécutif Régional Wallon).

Enfin une infrastructure d'outils et d'instances qui couvrent le territoire et reflètent sa diversité.

La culture wallonne est une culture minoritaire mais vivante, tolérante et pluraliste. Nous sommes conscients de nos particularismes locaux mais nous vivons le moment historique où nos diversités doivent être le creuset de nos forces. Sont de Wallonie sans réserve tout ceux qui vivent, travaillent dans l'espace wallon. Sont de Wallonie toutes les pensées et toutes les croyances respectueuses de l'homme, sans exclusive.

En tant que communauté simplement humaine, la Wallonie veut émerger dans une appropriation de soi qui sera ouverture au monde.

<http://www.larevuetoudi.org/fr/story/manifeste-pour-la-culture-wallonne-1983>

Ce texte, signé en 1983, au plus fort de la crise économique, par quatre-vingts personnalités, créateurs et intellectuels, met en avant l'unité et l'autonomie de la Région.

Pour les signataires, il ne peut y avoir une identité wallonne sans un projet culturel wallon. Dès lors, il ne faut pas reléguer la culture wallonne à une culture sous-régionale : « La culture wallonne est une culture minoritaire mais vivante, tolérante et pluraliste. Nous sommes conscients de nos particularismes locaux mais nous vivons le moment historique où nos diversités doivent être le creuset de nos forces ». Ils réclament donc de nouvelles institutions, respectant « la cohérence entre l'existence politique de la Wallonie, son projet économique et sa production culturelle » et par là, en appellent à une « appropriation de soi, qui sera ouverture au monde ».

Cette redécouverte du local, de ses particularismes, dans le refus du repli sur soi, ce mouvement de réappropriation, avait déjà été exprimée dans les années soixante, mais c'est véritablement ce Manifeste qui le théoriserà.

17.13.01 *Li Pan dè Bon Diu* (1909) de Henri Simon

Li sèmèdje

*Li djoubîre èst tchèrnéye. L'èrère si prout s'pwèser.
Ossu, l'ome èl lét là po prinde ine ôte ustèye.
C'èst d'abôrd l'îpe, qui drêse vès l' cîr sès bêchous dints,
Prête a-z-agridjî l' tère. L'ome l'a dèdjâ r'toûrnè ;
Lès dj'vâs sont-st-atèlés, li primîre plène tapèye ;
Èt, d'zos l'ustèye qui fait des hupes
Tot k'tèyant lès rôyes dè tchèrné,
Lès cwâres èt lès rôyes dè tchèrné,
Li tère si brîbe, si strûle èt bâle.*

*Mins, come i d'meuire co dès groubiotes
Qui l'îpe roûvèye, li pèsante co dès groubiotes
Passe tot wîgnant so l' tère tote hole
Èt v's-èl sipate tot come on dègn.*

L'ome tchâsse li blanc sèmeû, vis-èl rimplîb à make

*Èt, d'on djèsse todi l' minme, d'on grand djèsse qui v's-a l'èr
Dè voleûr acoyî tot çou qu'il a d'avant lu,
– D'on djèsse qui nos rapînce li ci qu'fèt lès priyèsses
Tot tapant l' bènèûte êve è l' grande pâbûlisté
Qui djômîb è l'église, – i sème, è l'keûbisté
Dè l'campagne qui fruzîb à l' primîre blanke râléye.*

*Lès hos d'ôr, tot gruz'lant foû dè l' main qui lès bène,
S'abatèet tot spitant so l' tère, qui lès ravâde
Èt trèfèle dè ravu lès-èfants qu'èle pwèrta...*

*On côp d'îpe lès rafûle, on côp d'îpe lès-ètère :
I n'ont pus qu'a djèrmi.*

Maurice PIRON, *Anthologie de la littérature dialectale de Wallonie (poètes et prosateurs)*, Liège, Pierre Mardaga, 1979, p. 270-271. Traduction de Baptiste Frankinet, attaché à la Bibliothèque des Dialectes de Wallonie.

C'est en poésie que la littérature wallonne connaîtra ses plus grands succès au XX^e siècle. Les poèmes de Henri Simon, « le plus parfait des poètes wallons », selon Maurice Piron, le placent au premier rang des écrivains dialectaux. *Li Pan dè Bon Diu* (1909), son œuvre maîtresse composée de vingt-quatre courts poèmes d'une page, en vers blancs et dans des rythmes très variés, décrit le parcours du grain de blé, depuis le laboureur qui le sème jusqu'aux enfants qui mangent le pain. Le poème reproduit ci-dessous est consacré aux *sèmèdje*, aux *semailles*.

Jamais jusqu'alors le dialecte wallon n'avait atteint un tel niveau de noblesse. Selon Albert Maquet, « Henri Simon a donné à la littérature wallonne son image de marque ».

Les semailles

La jachère est charruée. La charrue peut se reposer.
Aussi, l'homme le laisse là pour prendre un autre outil.
C'est d'abord la herse, qui dresse vers le ciel ses dents pointues,
Prête à agripper la terre. L'homme l'a déjà retourné ;
Les chevaux sont attelés, le premier sillon tracé ;
Et, par-dessus l'outil qui fait des bonds
Tout en coupant les sillons du labour,
Les mottes de terre se fondent,
La terre se brise, s'émiette et sèche.

Mais, comme il demeure encore des petits grumeaux
Que la herse oublie, le pesant rouleau
Passe en geignant sur la terre toute mole
Et vous l'aplatit comme l'aire d'une grange.

L'homme endosse le blanc semoir, vous le remplit jusqu'au bord.

Et, d'un geste toujours le même, d'un grand geste qui a l'air
De vouloir accueillir tout ce qu'il a devant lui,
– D'un geste qui nous rappelle celui qui fait des prières
En tapant l'eau bénite dans un grand calme
Qui sommeille dans l'église, - il sème, dans la quiétude
De la campagne qui frémit à la première gelée blanche.

Les grains de blé d'or, en grésillant de la main qui les lance,
S'abattent en jaillissant sur la terre, qui les porte
Et tressaille de ravoïr les enfants qu'elle porta.

Un coup d'herse les recouvre, un coup d'herse les enterre :
Ils n'ont plus qu'à germer.

17.13.02 : La valorisation des langues et des cultures régionales

« En Wallonie, la littérature dialectale a compté et compte aujourd'hui encore un grand nombre d'écrivains de qualité parmi lesquels Willy Bal, Jean Guillaume, Emile Lempereur, Jean-Denys Boussart, Jenny D'Inverno, Albert Marquet, Léon Warnant, Jean-Marie Kadjanski, Jean-Luc Fauconnier... Ce dernier est par ailleurs l'animateur de la revue *MicRomania* consacrée à la mise en valeur des langues endogènes. En 1979, Maurice Piron, philologue et professeur à l'Université de Liège, a publié une magistrale *Anthologie de la littérature wallonne*. Plus de cent poètes et prosateurs dialectaux y figurent. Maurice Piron concluait l'avant-propos de son ouvrage en ces termes : *Je pense, pour ma part, qu'au sein de la nouvelle et très officielle Communauté française de Belgique, il est bon, il est nécessaire que la Wallonie se retrouve elle-même et fasse entendre sa voix propre. Que cette voix, venue du tréfonds populaire ou ancestral, divise à présent les Wallons, qu'importe, si c'est pour les rendre conscients les uns et les autres de ce qu'ils ont – et de ce qu'ils ont perdu : la possession d'une langue. Une langue que les uns seront fiers de goûter encore dans sa singularité, sa verdeur, sa plénitude, et dont les autres ressentiront l'oubli avec une nostalgie où percera peut-être la pointe d'un remords*².

En ce début de XXI^e siècle, les dialectes wallons sont bien loin d'être oubliés, même si la pratique courante de ces idiomes est en recul, surtout au sein des couches les plus jeunes de la population. Ainsi, le théâtre wallon fait toujours l'objet d'un réel engouement auprès de personnes chez qui l'usage du patois demeure une valeur familiale et identitaire. Il existe d'ailleurs une « Union culturelle wallonne », animée par Paul Lefin, dont le but premier est de regrouper les très nombreuses associations de théâtre d'amateurs en langues régionales wallonnes. En 1994, lors d'un congrès tenu à Liège, l'Union culturelle wallonne, se présentant dès lors comme « un mouvement associatif et militant » a voulu aller plus avant et a entrepris la mise sur pied d'un *Projet culturel global* en faveur des langues et des cultures régionales de Wallonie³.

Rédigé par des personnalités littéraires et scientifiques telles Willy Bal, Michel Francard, Michel Meurée ou Jean-Marie Pierret, ce *Projet culturel global* revendique la reconnaissance des langues régionales dites « endogènes » comme partie intégrante du patrimoine culturel de Wallonie. De ces langues, selon le projet, il faut assurer la préservation par l'étude scientifique mais aussi par *des efforts se situant au niveau de l'éducation de la jeunesse wallonne et de la formation des enseignants*. En outre, poursuivent les auteurs du projet, *il faut également envisager leur intervention dans les activités socio-économiques de la Wallonie*. Fondée en 1856 sous la dénomination de « Société liégeoise de Littérature wallonne », l'actuelle « Société de Langue et de Littérature wallonnes » est aujourd'hui une société savante fonctionnant comme une académie. Son action se concrétise essentiellement par la publication d'ouvrages scientifiques. Regroupant quarante membres originaires de toutes les parties de la Wallonie, la « Société de Langue et de Littérature wallonnes » poursuit actuellement cette même politique éditoriale en faisant paraître *Les dialectes de Wallonie*, une revue annuelle consacrée aux recherches en matière linguistique, la collection *Littérature dialectale* d'aujourd'hui qui témoigne de la richesse de la production littéraire contemporaine en lorrain, picard ou wallon, la collection *Classiques wallons* et, depuis peu, la série *Mémoire wallonne*, destinée à commémorer les personnalités qui ont illustré les langues régionales de Wallonie livrant des textes à redécouvrir⁴.

Un des problèmes rencontrés par les défenseurs du wallon en tant que langue de communication efficace est bien entendu la multiplicité des dialectes parlés sur l'ensemble du territoire de la Région wallonne. Lorsqu'il s'exprime en wallon, un Liégeois se fait difficilement comprendre d'un Namurois, un Carolorégien d'un Ardennais. Préoccupée par cette question, une association wallonne, « Li Ranteule », poursuit un but plus politique : celui d'unir l'ensemble des Wallons grâce à l'usage d'un langage commun, sorte de « koinè » dialectale élaborée au départ des différents idiomes. Voici, rédigé en un wallon appelé ironiquement « *Algemeen Beschaafd Waals* », un extrait des objectifs poursuivis par cette association :

² Maurice PIRON, *Anthologie de la littérature dialectale de Wallonie (poètes et prosateurs)*, Liège, 1979, p. XVII.

³ <http://users.win.be/W0001502/htm/pcgvi.htm>

⁴ <http://users.skynet.be/sllw/objectif.htm>

Li Ranteule a des buts què noule ôte soce nè desfînd dins l' Walonîye : - Fé vikê les Walons dins ène comunôté lingwistique pou fé vikê l' walon dins l' lingâdje de tous les djoûs. Li Ranteule est presse a soutnu tous les djins ou toutes les soces qui lutneut a pô près dins l' minme sins pou l' walon. - Aspouyî pou raprinde el walon ôs pus djonnes. - Aspouyî su l' unité des Walons èt des pârlérs walons. Statutéremint, Li Ranteule est pou lè rfondâdje du scrîjâdje. C' è-st in pwint de preumière impoûrtance si o vut scaper no walon. Ça n' vut nén dire qui fôt yesse dogmatique pou fé ça, mins qu' il est dmandé ôs mimbes del Ranteule d' avè les idéyes lârdjes su ç' pwint la èt d' admète què c' è-st in des buts del Ranteule minme si o n' vut nén bouter a çn objèctif la li-minme. In Ranteulî sè dvèt de desfînde sins balziner l' idéye qu' i gn a ENE comunôté walone, oute de nos difèrences èt què nos dvons, pou survikê, aprinde a nos ascouter yun l' ôte, a côser èchène sins nos muchî padri les frontières d' ène province ou Bén d' in klokê. Lon de nos distrûre, ça nos aritchirè èt ça nos rindrè pus stokasses pou moustrer l' foûrce des waloneûs⁵. En voici la traduction : « Li Ranteule » poursuit des objectifs qu'aucune autre association ne défend en Wallonie : - Faire vivre les Wallons au sein d'une communauté linguistique pour permettre au wallon d'exister en tant que langue de communication. « Li Ranteule » est décidée à soutenir toutes les personnes ou toutes les associations luttant en ce sens pour défendre la cause du wallon. - Favoriser un nouvel apprentissage du wallon par les plus jeunes. - Favoriser l'unité des Wallons et des parlers wallons.

Statutairement, « Li Ranteule » est pour la refonte de l'écriture. C'est un élément de première importance pour sauver le wallon. Sans imposer aucun dogmatisme, il est cependant demandé aux membres de « Li Ranteule » d'être très larges d'idées et d'admettre que ce point est un des buts de l'Association, même si l'on n'est pas enclin à y travailler soi-même. Un membre doit défendre sans tergiverser l'idée qu'il existe UNE communauté wallonne, au-delà des différences, et que nous devons, pour survivre, apprendre à nous écouter l'un l'autre, à parler ensemble sans nous dissimuler derrière les limites d'une province ou d'un village. Loin de nous détruire, cela nous enrichirait et nous rendrait plus résolu à démontrer la force de ceux qui s'expriment en wallon.

Un article rédigé en 1999 par Laurent Hendschel (membre du « Conseil des Langues régionales endogènes de la Communauté française de Belgique ») et publié par le mensuel wallon *Toudi* présente un excellent bilan de ce débat concernant l'usage du wallon dans la vie courante. En voici quelques lignes particulièrement significatives, tirées de la conclusion : *Dans la dynamique actuelle, nous allons vers une Wallonie où le wallon n'aura plus aucun statut; il sera une langue morte laissant un vague souvenir patrimonial chez les anciens et les linguistes. Au point où nous en sommes, rétablir une diglossie relativement stable en Wallonie est une tâche gigantesque. Il faudra pour cela inscrire le wallon à sa vraie place dans la culture wallonne; il faudra un gros effort promotionnel avec un soutien institutionnel... Enfin, au-delà de l'amour qui lie inévitablement tout locuteur à la langue qu'il considère comme la plus proche de ses viscères, il faudra aussi des politiques inventives et séduisantes mettant en valeur l'intérêt d'une langue régionale. Au niveau individuel, elle permet de préparer l'enfant à l'apprentissage d'autres langues. Au niveau de la communauté, il existe clairement un lien entre une culture bien assumée, c'est-à-dire, dans notre cas, une culture qui intégrerait la langue wallonne, et vitalité sociale et économique. Au niveau international, chaque langue est un trésor dont la communauté des locuteurs est dépositaire et qu'elle a le devoir d'entretenir comme ressource pour l'humanité. Pour les relations avec l'extérieur, assumer complètement notre culture – donc aussi dans ses dimensions linguistiques – contribuera à donner une image autre de la Wallonie que celle d'une sorte d'appendice plus vraiment belge et pas encore tout à fait français. Le wallon et les langues régionales de Wallonie, à côté du français, figurent parmi les éléments qui donnent une définition positive de la Wallonie »⁶.*

Pierre-Jean FOULON, *La Culture en Wallonie*, dans Jean-François POTELLE et Marc GERMAIN, *La Wallonie à l'aube du XXI^e siècle*, Namur, Institut Destrée, Institut pour un développement durable, 2005, p. 320-321.

⁵ <http://www.walon.open.net.ma/buro-rat.htm>.

⁶ <http://users.skynet.be/toudi/cutur/djaswal.html>.